N° 199 1er Avril 1936

LA VIE SPIRITUELLE

REVUE MENSUELLE

LES PRINCIPES ET LA PRATIQUE

Le Christ aimé des chrétiens

Toute la substance de l'amour de Dieu et toute celle de l'amour du prochain nous sont données en Notre-Seigneur Jésus-Christ. Il nous a totalement rappris et restitué ces deux amours. Grâce à lui la liaison est même si bien faite que ces deux n'en font qu'un : le même Christ, en qui nous nous reprenons à aimer notre Dieu, étant aussi celui en qui nous nous aimons les uns les autres. A cause de lui, en outre, ce double amour remplit toutes les conditions de la plus réelle amitié : ce Christ Jésus les fournit humaines et divines tout ensemble, il leur donne par sa grâce d'être commencées dans le temps pour se trouver par sa gloire consommées dans l'éternité. Cette suite de l'Incarnation, cette conséquence de notre incorporation au Verbe incarné, est quelque chose de prodigieux. Les plus beaux fruits de notre salut y sont en germe. Toute la plus haute mystique de l'union à Dieu y est contenue; mais aussi toute celle du dévouement au prochain (1).

(1) Voir *La Vie Spirituelle*, février et mars 1936. — Je ne consi-

Il est néanmoins de toute évidence que si les chrétiens veulent puiser au Christ de si grandes choses, ils doivent se mettre et se maintenir en plein contact avec lui, c'est-à-dire se montrer absolument imbus de lui et foncièrement dociles à son Esprit. « Celui qui demeure en moi et moi en lui, dit Jésus, celui-là, oui, porte beaucoup de fruit, parce que hors de moi vous ne pouvez rien faire (1). » Il nous faut adhérer à Notre-Seigneur comme le sarment adhère à la vigne, sous peine d'être jeté dehors, de sécher complètement, et de ne plus être bon à rien, qu'à mettre au feu (2).

Mais nous devons bien penser que si une telle adhérence à Notre-Seigneur Jésus-Christ produit d'aussi beaux fruits d'amitié, envers Dieu et envers le prochain, c'est qu'elle est elle-même une belle et féconde amitié. Notre divin Maître s'en explique du reste aussi clairement que possible. Dans ce même passage, où il expose son allégorie de la vigne et des sarments, il dépasse la comparaison et il dit en propres termes : « Vous êtes mes amis. Parfaitement, mes amis. Je vous ai choisis. Je vous ai aimés. Je vais vous en donner la meilleure preuve. Demeurez donc dans mon amour. Pour vous tout est là (3). »

C'est une vérité qui ne saurait faire parmi nous l'ombre d'un doute. Notre attachement à Jésus-Christ par-dessus tout est une amitié, une amitié particulière et personnelle de lui à nous et de nous à lui. Cette amitié est le fond de la nouvelle alliance. Elle constitue elle-

dère ici que dans son établissement et dans son fond cette grande et belle amitié que le Christ nous fait contracter avec Dieu et avec le prochain. Tout ce que l'on pourrait dire de cette vertu de charité, si on en suivait l'épanouissement dans les actes, ne ferait que confirmer en tous points le fond des choses.

(1) Jean, xv, 5.

(2) Jean, xv, 4, 6.

(3) Jean, xv, 9, 13, 14, 16.

même une grande chose qui est bien nouvelle en ce monde et dont il importe de se pénétrer aussi profondément qu'on le peut et qu'on reçoit la grâce de le faire. On pourrait très bien dire que tout le christianisme est en résumé une grande amitié, avec Dieu d'une part, avec tout le monde de l'autre. Mais il faudrait spécifier qu'il est d'abord une grande amitié avec le Christ.

*
* *

Dès l'origine du christianisme, cette amitié des chrétiens pour leur Christ se révèle avec une intensité surprenante. On peut voir qu'elle a marqué sa trace et distillé sa ferveur dans tous les écrits du Nouveau Testament. Mais chacun sait que ces écrits ne sont pas tout, et ne disent pas tout. Ils ne sont qu'un écho de ce qui se passe dans les âmes. Au-delà d'eux il y a toute la vie de cette primitive Église. Lorsque, à la fin de sa première Épître aux Corinthiens, saint Paul prend le calame des mains de son dactylographe et que, de sa grosse écriture (1), il vous adresse les mots suivants, je pense que vous en ressentez la brûlure : « Ceci est de ma propre main, à moi, Paul. Si quelqu'un n'aime pas le Seigneur, qu'il soit anathème. Oh! viens, notre Seigneur!... Ma charité est avec tous dans le Christ Jésus (2). » — Vous devinez aussi tout ce qu'il y a « de joie ineffable et glorieuse » dans le cœur de saint Pierre lorsque ce vieil ami de Jésus constate que son bon Maître est aimé parmi les chrétiens : « Lui, nous écrit-il, lui que vous aimez sans l'avoir pourtant jamais vu, et à qui vous adhérez si pleinement sans le voir encore (3). » Je ne cite que ces deux traits; mais que d'autres il y a !

(1) Gal., VI, 11.
(2) I Cor., XVI, 21-24.
(3) I Petr., I, 8.

Il est hors de doute que ces premiers chrétiens ont beaucoup aimé le Christ. Mais il est également hors de doute qu'ils se sont crus beaucoup aimés de lui. Ils ont eu cette conviction absolue que « le Christ nous a aimés et qu'il s'est livré lui-même pour nous, pour l'amour de nous », et cela par véritable charité, par pure dilection (1). Oui, il nous a aimés tous ensemble, faisant corps avec lui et formant son Église : « Le Christ a aimé l'Église et s'est livré pour elle »; nous verrons plus loin de quel conjugal amour (2). Mais aussi il a aimé chacun de nous pris à part, et moi en particulier : « Ce n'est plus moi qui vis, c'est le Christ qui vit en moi; à présent, ma vie dans la chair, c'est une vie dans la foi au Fils de Dieu qui m'a aimé et s'est livré pour moi »; et mon moi se perd ainsi dans un autre moi-même (3).

Voilà désormais la plus intime persuasion du chrétien. Tout le passage du Christ sur la terre apparaît comme une pure amitié envers nous, s'achevant par le don de soi qui est la preuve suprême : « Ayant aimé les siens qui étaient dans ce monde, il les aima jusqu'à la fin », atteste saint Jean, bien placé pour le savoir (4). Toute la glorification de Jésus dans l'éternité n'ôte rien à son amitié pour nous : il reste là-haut, ce qu'il a été ici-bas, « Celui qui nous aime », atteste le même saint Jean, qui a vu son grand Ami dans les deux états (5).

Ce mutuel attachement des chrétiens au Christ et du Christ aux chrétiens, tel qu'il se voit dans la primitive Église, se revoit aussi dans la nôtre. Il n'a pas varié d'une nuance ni baissé d'un degré. Il garde la même

(1) Eph., v, 2.
(2) Eph., v, 25-32.
(3) Gal., II, 20.
(4) Jean, XIII, 1.
(5) Apoc., I, 5.

fraîcheur et la même intensité. Aujourd'hui, les chrétiens aiment leur Christ et se croient aimés de lui tout comme aux premiers jours. Ils sont toujours prêts à faire des folies pour lui. Et ils ont toujours la preuve qu'il a fait des folies pour eux : « J'ai pensé à toi dans mon agonie. J'ai versé telle goutte de sang pour toi. Je te suis plus ami que tel et tel (1). » En plein XIX^e^ siècle, du haut de la chaire de Notre-Dame de Paris, le P. Lacordaire, devant cet auditoire si mêlé qui se pressait pour l'entendre, a pu jeter ses grandes apostrophes d'amour sans qu'il fût possible de douter de la sincérité de son cœur : « Il est un homme dont l'amour garde la tombe. Et cet homme, c'est vous, ô Jésus... (2) » En plein XX^e^ siècle, du haut de la chaire de Saint-Pierre de Rome, le Pape Pie XI a pu écrire solennellement à l'univers catholique que le Christ est véritablement « reconnu Roi des cœurs », non seulement parce que nul n'est plus aimant, mais aussi parce que nul n'est plus attirant que lui : « Le fait est là, dit le Saint-Père : dans toute l'étendue des nations et à travers toute l'histoire des peuples, il n'est jamais arrivé ni n'arrivera jamais à personne d'être aimé au point où l'a été le Christ Jésus (3). »

*
* *

C'est justement ce point, d'une amitié désormais si ancienne et cependant si nouvelle, que je voudrais pouvoir établir. Retenons provisoirement l'émotion, mais recherchons avidement la précision, autant qu'il est possible d'y prétendre dans les choses du cœur. Suivons de

(1) Pascal, *Le Mystère de Jésus.*
(2) Lacordaire, *Conférences de Notre-Dame.*
(3) Pie XI, *Encyclique sur le Christ-Roi.*

près notre guide accoutumé. Imitons encore ici saint Thomas. Lui, pour mieux saisir la vraie nature de la charité, se souvient et se sert de l'analyse aiguë que le vieil Aristote fait de l'amitié. Faisons de même et, avec autant d'acuité s'il se peut, analysons pour ainsi dire froidement cette amitié qui nous unit à Jésus-Christ. Étant bien entendu que nous ne cherchons à mieux connaître que pour aimer encore mieux. Étant bien entendu également que cette analyse humaine s'exerce entièrement sous la lumière de la foi et sur des choses qui sont essentiellement surhumaines et divines.

Nous ne sortons pas en effet de ce qui est théologal. Et il est tout à fait certain que nous sommes ici en face d'un mystère de foi. Nous ne saurions l'aborder qu'avec le sens du mystère. Mais le sens du mystère est celui d'une profonde réalité. Notre foi nous dit qu'il y a là, dans l'ordre du sentiment, une amitié qui est de première grandeur puisqu'elle est de la grandeur même de Jésus-Christ. Nous devons donc présumer qu'il n'est pas possible ni de caractériser d'un trait ni de pénétrer à fond, soit tout ce que Notre-Seigneur est pour nous, soit tout ce que nous sommes pour lui, dans ces liens qui nous unissent à lui et nous font être un avec lui.

Mais comme c'est lui qui a commencé et qui prend tous les devants, comme c'est lui qui donne toute la mesure (1), c'est toujours à lui qu'il faut revenir et que nous devons nous en rapporter pour saisir le vrai sens et la vraie nature de notre amitié avec lui et aussi pour en deviner les profondeurs impénétrables. Nous devons donc écouter comme il en parle, et bien entendre ce qu'il en dit, en même temps que nous observons et que nous éprouvons ce qu'il en fait. Lui seul peut nous apprendre

(1) Jean, xv, 13, 16.

quelle sorte d'amitié il a pour nous et veut que nous ayons pour lui. A l'amour qu'il me porte, je comprends celui que je lui dois.

Lui-même d'ailleurs ne va pas réduire à des termes humains qui seraient trop pauvres une réalité qu'il sait si riche et si dépassante. Les aspects les plus variés des liens entre nous vont lui servir à présenter sa grande amitié. Mais, le fin fond de celle-ci, c'est jusque dans la circumincession des trois Personnes divines qu'il ira la chercher.

Pour l'interprétation de toutes ces choses nous nous souviendrons donc de cette précieuse règle lumineusement tracée par Bossuet (1) : « C'est l'ordre de la créature de ne pouvoir représenter que par la pluralité ramassée l'unité immense d'où elle est sortie : ainsi dans les ressemblances sacrées que le Saint-Esprit nous donne, il faut remarquer en chacune le trait particulier qu'elle porte, pour contempler dans le tout réuni le visage entier de la vérité révélée : après, il faut passer toutes les figures pour connaître qu'il y a dans la vérité quelque chose de plus intime, que les figures ni unies ni séparées ne nous montrent pas; et c'est là qu'il se faut perdre dans la profondeur du secret de Dieu... Seigneur, donnez-nous l'entrée; puisque vous nous avez mis la clef à la main (2). »

Pour mieux ordonner notre contemplation et peut-

(1) Précisément sur le sujet qui nous occupe, à savoir : la liaison du Christ avec son Église.

(2) Bossuet, *Lettre quatrième à une demoiselle de Metz*, sur le mystère de l'unité de l'Église. Dans la *Lettre première* à la même personne, Bossuet écrit ceci : « Il faut donc, ma chère fille, que vous désiriez ardemment aimer Jésus-Christ... Quiconque aime Jésus-Christ commence toujours à l'aimer:.. Désirons donc, ma fille, d'aimer Jésus-Christ : désirons-le pour toute l'Église... » Cela donne le ton qu'il faut avoir en pareille matière.

être, s'il plaît à Notre-Seigneur, pour pénétrer plus avant dans le mystère, nous partagerons les choses en deux. Nous considérerons dans l'amitié de Jésus, en premier lieu, les modalités selon lesquelles elle se forme; en second lieu, les réalités sur lesquelles elle se fonde. « Tout cela dit quelque chose de particulier, et néanmoins ne dit au fond que la même chose » : c'est l'amitié des chrétiens avec leur Christ « proposée par une manière et dans des vues différentes. La porte s'ouvre, entrons et voyons, et adorons avec foi, et publions avec joie la sainte vérité » de l'amitié de Jésus (1).

*
* *

A bien rapprocher toutes choses, on voit que l'amitié de Jésus s'applique à revêtir, pour s'adapter à nous, toutes les modalités humaines de l'amour. En soi elle les résume et veut les surpasser. Comme pour mieux s'insinuer en nous, tour à tour elle assume les formes de la parenté et celles de la libre amitié.

Ce que j'avance là, Jésus le dit en propres termes. Il paraît capital sur ce point de rassembler ses principales déclarations et d'en peser les mots. Car il est évident que ce Christ n'a pas parlé là pour ne rien dire. Ses paroles sont tombées dans des cœurs qui les ont recueillies à la lettre. Sans doute, ce qu'il dit s'entend par analogie et demande une certaine transposition. Mais qu'on sache bien que parler par analogie n'est pas parler par simple métaphore. Quand Notre-Seigneur s'exprime en des termes aussi nets que ceux que je vais rapporter, il dit réellement ce qu'il y a, il est réellement ce qu'il dit; tout doit seulement être pris sur un plan supérieur.

(1) Bossuet, *Lettre quatrième*, à la même.

Du reste, ce bon Sauveur, parent et ami, ne sait quoi faire pour nous convaincre de la grandeur de son amour. A ses propos les plus expressifs il convient d'ajouter ses faits et gestes les plus probants. En certaines rencontres de sa vie, son cœur s'attendrit et nous cherche avec une dilection surprenante. Notre-Seigneur met dans ses plus grands actes quelque chose qui répond à ses déclarations. Il prouve ainsi lui-même ce qu'il avance et il en atteste le bien-fondé. De sorte que si l'on prend soin de joindre ce qu'il fait à ce qu'il dit, on se donne une vue singulièrement ample et pénétrante de l'amitié dans laquelle il nous englobe. Tâchons donc de voir.

C'est une chose bien remarquable que Notre-Seigneur se présente à nous comme s'il était tous nos parents et tous nos amis à la fois, et même quelqu'un de plus que n'est chacun d'eux pris à part et qu'ils ne sont tous ensemble. Il est en mesure de nous affirmer sans aucun contredit possible : « Je te suis plus proche parent que tes parents... Je te suis plus intime ami que tel et tel. »

Si variées que soient en effet les liaisons humaines, elles se ramènent toutes à ces deux grandes sortes d'attachements : on a les parents que la nature nous a donnés, on a les amis que l'on veut avoir. Pour les parents comme pour les amis, on doit nourrir en soi des sentiments de véritable amitié. Dans le premier cas, l'amitié est comme dictée par la nature et demeure inspirée par elle : un père ou une mère peuvent n'avoir pas de meilleurs amis que leurs enfants, des frères et des sœurs entre eux souvent sont très amis. Ces sortes d'amitiés généralement sont calmes, pondérées, durables, quoiqu'elles puissent aussi se passionner, même outre mesure, et verser dans plus d'un excès. Dans le second cas, l'attachement, même s'il est occasionné par les circonstances, demeure subordonné

au libre choix : on garde quelquefois ses amis d'enfance et de jeunesse; on peut encore se faire des amis dans l'âge mûr; mais plus beaucoup, je crois, dans la vieillesse. Ces amitiés qui se forment au choix et à la préférence offrent nécessairement la plus grande diversité suivant la fin qu'elles se proposent ou le genre de communauté sur lequel elles se fondent. Elles peuvent avoir plus de vivacité que n'en comportent les liens de parenté : elles en ont difficilement la solidité, elles n'en atteignent que rarement le naturel. Les premières, dit saint Thomas, tiennent pour ainsi dire à la substance de notre être, les autres sont surajoutées et peuvent être ôtées (1).

Il ne faut d'ailleurs pas, surtout si l'on se place à proprement parler dans toutes les suppositions et conditions de l'amitié (2), établir une séparation trop rigoureuse entre les deux catégories que je dis. Au fond le cœur humain n'a pas tant de façons d'aimer d'amitié. C'est une loi de la nature d'aimer ce qui tient à la parenté. Mais c'en est une aussi de se donner des préférés et de se sentir soi-même un préféré. Il arrive de la sorte qu'on passe comme insensiblement des liens du sang à ceux du choix : un grand fils, une grande fille, se font peu à peu de leur père ou de leur mère un confident, un préféré; entre frères, entre sœurs, il en va de même. Et, en revanche, il n'est pas rare que certaines amitiés choisies prennent tant de consistance, et créent de tels liens entre deux êtres, qu'elles parviennent à égaler la parenté, voire à la dépasser. C'est ainsi qu'on voit, dans des domaines purement spirituels, de très nobles rapproche-

(1) C'est à saint Thomas que j'emprunte ces annotations qu'on pourrait beaucoup étendre et nuancer. Voir notamment IIª IIæ, q. 23, art. 5, concl. et sol. 3; q. 26, art. 8, concl. et sol. 1.

(2) Revoir *La Vie Spirituelle*, février 1936.

ments revêtir comme d'une manière toute naturelle la forme même des liens de la parenté : on est père spirituel de quelqu'un, on est fils spirituel de quelqu'un. « C'est moi qui vous ai engendrés, dit saint Paul à ses chrétiens,... ô mes petits enfants que j'enfante à nouveau (1)... »

Il y a en outre une forme d'attachement dont je n'ai pas encore parlé parce que j'en veux faire mention à part : c'est l'amour conjugal. Il apparaît, s'il est bien compris et dignement pratiqué, comme une des espèces les plus accomplies de l'amitié humaine. On y retrouve une expression concentrée de tout ce que je viens de dire et de toutes les manières d'aimer. Ce lien conjugal, qui doit commencer par un libre choix, est fait pour être consommé dans les plus étroits et les plus naturels rapprochements : « A cause de cela, dit l'Écriture, l'homme quittera père et mère et s'attachera à sa femme, et les deux seront une seule chair (2). » Cette haute parole qui a réglé la genèse de notre race et qui préside à sa perpétuité, Notre-Seigneur lui-même prend soin de la rappeler : « C'est vrai, dit-il, Celui qui a tout fait, dès le commencement les a faits tels. Ils ne sont plus deux, mais une seule chair. Que personne ne sépare donc ce que Dieu a uni (3). » Aussi n'y a-t-il pas plus proches parents et ne doit-il pas y avoir amis plus intimes que mari et femme, s'ils sont l'un pour l'autre ce qu'ils doivent être. Unis par les liens de la chair, ils le sont plus qu'on ne l'est avec ses parents; unis par les liens de l'esprit, il faut qu'ils le soient autant qu'on peut l'être entre très bons amis. Il n'est pas étonnant qu'on voit l'affection conju-

(1) I Cor., IV, 15; Gal., IV, 19.
(2) Gen., I, 27.
(3) Matth., XIX, 4-6.

gale s'étoffer des plus beaux sentiments : une tendre épouse aime son mari comme s'il était pour elle un père, un frère, ou même son petit enfant ; et le mari délicat sait dire à sa femme : Mon enfant, ma sœur. Même ce genre de liaison, je devais ici l'évoquer. Car n'entendez-vous pas le réaliste saint Paul ? Il dit aux chrétiens : « Je ressens à votre égard une jalousie divine. Je vous ai en effet fiancés à un homme, à un seul homme, ce Christ auquel je veux pouvoir vous présenter comme une pure jeune fille (1). »

Il me paraît indispensable d'avoir toutes ces choses présentes à l'esprit et bien distinctes si l'on veut se rendre compte de l'immense portée des propos mêmes de Notre-Seigneur. Il a joué, si j'ose dire, de tous les liens humains, et sur chacun d'eux il a projeté quelque chose de dépassant où se révèle sa grandeur divine.

***

Que nous soyons pour Jésus toute une parenté, deux scènes mémorables le rappellent à qui veut l'entendre, celle dite des vrais parents (2), et celle dite de l'heureuse mère (3). Relevons-en les traits les plus significatifs.

La première fois, comme il parlait aux foules, sa mère et ses frères arrivent, et, ne pouvant l'aborder, demandent à lui parler. On lui dit : « Ta mère et tes frères sont là dehors, qui te cherchent. » Mais lui, de répondre : « Qui est ma mère et qui sont mes frères? » Puis, jetant un regard et étendant la main sur ceux qui étaient assis en cercle autour de lui, il dit : « Ma mère et mes frères,

(1) II Cor., xi, 2.
(2) Marc, iii, 31-35; Matth., xii, 46-50.
(3) Luc, xi, 27-28.

les voici. Car quiconque fait la volonté de mon Père, c'est lui qui est mon frère, ma sœur, ma mère même! » — L'autre fois, il arriva, comme il parlait, qu'une femme élevant la voix du milieu de la foule s'écria : « Heureux le sein qui t'a porté, et les mamelles que tu as sucées! » Mais lui dit : « Il y a bien mieux : heureux ceux qui écoutent la parole de Dieu et la mettent en pratique ! »

On saisit l'habituelle manière de Jésus : à l'aide des grandes réalités de l'ordre corporel, il nous rend présentes et nous fait toucher les grandes réalités de l'ordre spirituel; exactement comme s'il disait : « Vous êtes mes parents selon l'esprit avec autant et plus de vérité que ceux-ci le sont selon la chair. » Aussi, « va vers mes frères », dira-t-il encore le matin de Pâques à sa sœur Marie de Magdala (1).

Effectivement, on est son frère, on est sa sœur, si l'on se sent fait comme lui et que l'on éprouve une sorte de parité avec lui. Et, ce qui est d'une essence plus subtile et plus intime, nous sommes pour lui comme sa mère même, si véritablement nous le serrons en nous comme un enfant, si nous le concevons avec une grande tendresse dans notre esprit et dans notre cœur et si nous le laissons se former en nous et s'y nourrir de la substance de nous-mêmes. Et voilà ce Christ se faisant notre frère et notre enfant.

Plus souvent tout de même, et avec autant de vrai, ce sont des déclarations paternelles et maternelles qu'il nous fait et c'est nous qui sommes ses petits. A ses plus chers disciples, volontiers, ce semble, il dit : « Mes fils »; ou, plus tendrement encore : « Petits enfants (2). »

(1) Jean, xx, 17.
(2) Marc, x, 24; Jean, xiii, 33.

Sans cesse il leur recommande de redevenir enfants, de se refaire petits, car c'est alors, assure-t-il, qu'il se retrouve et se reconnaît en eux et qu'il se révèle à eux (1). Il leur promet qu'il ne les laissera jamais orphelins : il s'engage à être pour eux invisiblement ce qu'il a montré visiblement qu'il était,un vrai père, une vraie mère; là-dessus, pas d'hésitation possible (2).

Du reste, ce ne sont pas seulement ses plus familiers, c'est tout son monde que Jésus couve avec une sollicitude qui ne peut être qualifiée que maternelle, puisqu'il voudrait, dit-il, « réunir les enfants d'Israël comme une poule réunit sa couvée sous ses ailes (3) ». Cette grande couvée, Jésus voit très bien qu'elle ne comprend pas seulement la génération présente, mais aussi les générations à venir, et pas seulement le monde juif, mais le monde entier (4).

C'est évidemment dans cet ordre de grandeur que nous devons nous placer pour mesurer toute la puissance vivifiante dont Notre-Seigneur est le principe, et pour la bien voir telle qu'elle émane des faits et gestes de sa vie et de sa mort. Profitant de ce qu'il a miraculeusement nourri son monde d'un pain matériel, il fait entendre, suivant son habitude, des choses plus relevées : il dit qu'il est lui-même ostensiblement le Pain du Ciel, capable de sustenter en esprit et en vérité la masse humaine tout entière et de lui donner la vie éternelle (5); il prédit en outre qu'il se donnera lui-même aux siens comme leur mystérieuse nourriture et qu'on devra

(1) Marc, IX, 36-37; XVIII, 1-4. Luc, X, 21; XVIII, 15-17. Avec les passages synoptiques.
(2) Jean, XIV, 18-21. Avec tous ces entretiens après la Cène.
(3) Matth., XXIII, 37.
(4) Jean, XVII, 20. Matth., XXVIII, 18-20.
(5) Jean, VI, 25-50.

manger sa chair et boire son sang pour demeurer en lui et pour vivre à jamais en lui (1). Sa chair, il est donc prêt à la livrer, et son sang, prêt à le verser, pour la vie du monde. Car il est le bon Pasteur de tout l'immense troupeau : quelle que soit la multitude des Brebis, il les connaît toutes, il les appelle par leur nom, et elles le connaissent et se rendent à sa voix; mais Lui, il est plus qu'un pasteur, puisqu'il offre sa vie pour qu'elles vivent (2). Comme un grain de froment tombé dans la terre, il meurt pour produire et porter en nous tout son fruit (3). Et voilà ce Christ se faisant notre engendrant.

N'est-il pas vrai qu'il se constitue ainsi lui-même comme étant tous nos parents à la fois ? Il est comme père et mère au-dessus de nous, à qui nous devons tout. Il est comme frère et sœur à côté de nous, à qui nous ressemblons en tout. Il est comme un enfant formé en nous, à qui nous donnons tout.

Et, pour qu'on ne croie pas que toute cette parenté, d'essence avant tout spirituelle, soit de moindre réalité que la parenté corporelle, il la préfère résolument à celle-ci. On connaît ses fortes paroles à cet égard, on en devine l'incisive et touchante portée sous la rugueuse sentence hébraïque : « Si quelqu'un vient à moi, dit Jésus (4), et cependant ne hait pas, c'est-à-dire aime plus que moi, son père et sa mère, sa femme, son fils ou sa fille, ses frères et sœurs, celui-là n'est pas digne de moi, il ne peut être mon disciple (5). » De telles paroles ne

(1) Jean, VI, 51-58.
(2) Jean, X, 1-5, 11-18.
(3) Jean, XII, 23-24.
(4) Il dit cela, précise saint Luc, « comme des foules nombreuses le suivaient », et ne prenaient pas garde, probablement, à ce qu'exige en réalité l'amitié de Jésus.
(5) Luc, XIV, 25-26; Matth., X, 37. La formule est adoucie en saint Matthieu. Dans ma citation j'ai réuni les deux textes.

sont pas restées lettre morte. Tout enfant chrétien, s'il est bien élevé, comprend très tôt que Jésus fait plus pour lui que ses parents n'ont fait et ne peuvent faire : il apprend d'eux-mêmes qu'il doit aimer Jésus encore plus que les aimer eux.

Dès la première heure, notre cher Sauveur a vu se former en lui sa grande famille humaine. Une élite, qui se perpétuera innombrable, se met à lui dire avec Pierre : « Pour nous, nous avons vraiment tout quitté et nous t'avons suivi; pour nous tu es tout. » Sur quoi Notre-Seigneur, éprouvant une grande joie de ce que sa parenté spirituelle prend forme et consistance, se plaît à l'incorporer royalement dans sa propre grandeur et à lui communiquer sa propre vie. Écoutez-le, ce Bien-aimé de tous les siens : « En vérité, je vous le dis, nul n'aura quitté maison, frères, sœurs, mère, père, enfants ou champs (biens de famille et membres de famille), à cause de moi, qu'il ne reçoive le centuple dès maintenant, en ce temps, en maisons, frères, sœurs, mères, enfants et champs... et, dans le siècle à venir, la vie éternelle (1). » Ce centuple, qui doit se vérifier en ce monde-ci, est une des choses dont ceux qui se sont véritablement liés à Jésus-Christ font la plus douce expérience. C'est une des preuves que Jésus a dit vrai et qu'il ne déçoit pas son monde. Tout prend corps dans son amitié. Et voilà ses familles spirituelles se superposant et quelquefois se substituant aux corporelles, avec une plus haute réalité.

*
* *

C'est donc bien entendu, Notre-Seigneur nous aime et veut que nous l'aimions comme par des liens de parenté, comme si nous étions attachés à lui par les liens

(1) Marc, x, 28-30.

de la chair et du sang. A côté de cela, il tient essentiellement à ce que tout se passe entre lui et nous dans les formes des plus belles amitiés de choix. Il déclare qu'il a pour nous de la prédilection, de la préférence : il désire que nous en ayons pour lui.

Ses attitudes envers nous à cet égard ne font pas plus de doute que ses paroles. Il choisit les siens. Il a ses préférés. Il précise même : « Ce n'est pas vous qui m'avez choisi ; mais c'est moi qui vous ai choisis (1). » Et il a en effet toutes les initiatives; on pourrait presque dire toutes les audaces. Il provoque, il attire, il poursuit, comme on fait quand on cherche à se faire aimer et que l'on veut se donner des amis de son choix. Il sait se montrer, osons dire séduisant et gentil. Il sait être prenant. La scène des premiers disciples, si gentiment racontée par saint Jean qui fut l'un d'eux, est plus expressive que tout ce qu'on pourrait dire : elle est le début d'une grande amitié; relisez-la, vous ne saurez aucunement la qualifier d'une autre manière (2).

Que de fois Jésus a dû répéter ce mot qui n'a pas cessé de se répercuter d'âge en âge : « Allons, viens, suis-moi! » Il disait cela, fait saint Marc, en fixant sur vous un regard qui montrait qu'il vous aimait (3). Ce regard plein d'amitié, si souvent remarqué par saint Pierre et noté par saint Marc, n'avait pas échappé non plus à saint Jean, qui y avait reconnu lui aussi toute la prescience et toute la prédilection de Jésus envers ceux qui étaient choisis et appelés. Il y avait de grandes choses dans ce regard du Christ; il y en a toujours (4).

Et c'est toujours une ardente invitation à « marcher

(1) Jean, xv, 16.
(2) Jean, i, 35-51.
(3) Marc, i, 17; ii, 14; x, 21.
(4) Jean, i, 42, 48.

derrière Jésus, à faire route avec lui », comme il disait, à le suivre partout et en tout, comme on suit un grand chef passionnément aimé : « Si quelqu'un veut venir derrière moi et faire route avec moi, qu'il se renonce, se charge de sa croix, et qu'il me suive!... Perdre l'âme à cause de moi, dit-il encore, c'est la retrouver; mais il faut savoir la perdre, et tenir sa vie pour rien à cause de moi... Vous ne devez pas rougir de moi : sinon, je rougis de vous devant mon Père... Vous devez vous dévouer et au besoin vous sacrifier pour moi, comme je fais pour vous : si quelqu'un me sert et me suit de la sorte, alors mon Père l'honorera et, où je suis, mon serviteur sera, lui aussi... » En substance ainsi parle Jésus, dans des déclarations toutes vibrantes encore aujourd'hui, et dont chacun de nous se sent touché comme en plein cœur (1).

Et il lance de tels appels, précisent nos évangélistes, non pas seulement à ceux qui sont déjà engagés à sa suite et avancés dans son intimité, mais à toute la masse qu'il y veut adjoindre : « Appelant la foule en même temps que ses disciples, il disait (ces choses) à tous... La foule se tenait là et entendait. Il y avait même là quelques Grecs, de ceux qui étaient montés pour adorer pendans la Fête (2)... » Ainsi toutes ces circonstances sont significatives. Elles font voir que Jésus veut entraîner la multitude humaine à sa suite.

Il n'est indifférent à personne. Il n'exclut personne, pas même les gens de petite vie, comme sont les pauvres ou les enfants, pas même les gens de mauvaise vie, comme sont les publicains et les pécheresses. Au contraire, on dirait qu'il réserve pour tous ceux-ci des appels privilégiés et un accueil de choix. Il se fâche s'il

(1) Marc, VIII, 34-38, et Synoptiques. Jean, XII, 25-26.
(2) Marc, VIII, 34; Luc, IX, 23; Jean, XII, 20, 29.

voit qu'on éloigne de lui les enfants : « Laissez les petits enfants venir à moi, fait-il, et ne les empêchez pas »; et, les ayant embrassés, il les bénit en imposant les mains sur eux : manifestement Il veut être l'ami des enfants (1). Quand on lui demande pourquoi il mange avec les publicains et les pécheurs, c'était lorsqu'il avait convié saint Matthieu à le suivre, il répond en toutes lettres : « Je ne suis pas venu appeler les justes, mais les pécheurs (2). » La joie qu'il dit qu'il y a quand une brebis perdue est retrouvée, ou quand l'enfant prodigue est rentré à la maison, indique assez l'ampleur et le penchant du grand cœur de Jésus (3).

Dans tout cela, c'est bien positivement d'amitié qu'il s'agit. Notre Sauveur ne se présente pas à nous comme un prince qui veut se faire servir. Il se présente avant tout comme le souverain ami qui vient pour servir et qui veut se faire aimer. « Vous m'appelez Maître et Seigneur; et vous dites bien, car je le suis. Si donc je vous ai lavé les pieds, moi le Seigneur et le Maître, vous aussi vous devez... C'est ainsi que le Fils de l'homme n'est pas venu pour être servi mais pour servir, jusqu'à donner son âme pour être la rançon d'une multitude (4)... » Voilà précisément la preuve irrécusable que l'on aime par pure amitié! « Personne n'a plus d'amour, dit donc Jésus, que celui qui offre sa vie pour ses amis. Vous êtes mes amis, insiste-t-il. Vous l'êtes, si vous faites ce que je vous commande. Vous l'êtes, au point que je ne vous appelle plus serviteurs, mais je vous ai appelés amis (5). »

Et il explique dans ce même entretien pourquoi ses

(1) Marc, x, 13-16, et les Synoptiques.
(2) Marc, II, 13-17, et les Synoptiques.
(3) Luc, xv, 3-7, 11-31.
(4) Jean, XIII, 13-14; Marc, x, 45.
(5) Jean, xv, 13-15.

vrais disciples sont bien pour lui de vrais amis. Il en donne cette raison fondamentale, sur laquelle il nous faudra revenir : c'est qu'entre lui et nous il met tout en commun. De secrets, il n'en a plus pour nous : même son plus grand secret, celui de sa vie la plus intime et de sa personnalité divine, il l'a déjà dit et il est en train de le dire encore. Sa circumincession au sein du Père d'où il est et où il va, sa mission parmi nous qu'il a commencée visiblement et qu'il continuera invisiblement, son envoi de l'Autre Paraclet, tout cela est proposé par le Christ aux chrétiens. Tout cela leur est révélé, tout cela leur est communiqué, sur un ton de confidence, et dans les effusions les plus chaudes de l'amitié. Tout ce que Jésus a en lui, en vérité il le déverse en nous : « Je vais vous préparer la place. Où je vais, je veux que vous soyez. Vous ne pouvez venir encore, mais vous viendrez. En attendant, je demeure avec vous, je demeure en vous : mon Père aussi est en vous, mon Esprit aussi est en vous. Ne vous troublez donc pas; réjouissez-vous plutôt. Restez seulement dans mon amour. Je vous laisse en gage ma paix. Je veux que ma joie soit en vous et que la vôtre déjà soit entière. » Voilà en substance tout le thème des entretiens et de la prière de Jésus après la Cène (1) : est-ce, oui ou non, de l'amitié, une amitié de choix, qui nous est offerte ?

On comprend qu'elle recherche la réciprocité et qu'elle réclame aussi de notre part une amitié de choix. Plus ce Christ est allé nous chercher loin, plus il nous veut près. C'est lorsqu'il nous a beaucoup pardonné que nous devons beaucoup lui donner. Quand la pécheresse repentante lui prodigue tant de marques d'amitié, Jésus

(1) Jean, XIII, 36; XIV-XVII.

les accepte et en tire cet enseignement profond : « Puisqu'elle est capable de tant m'aimer, c'est la preuve que ses nombreux péchés lui sont pardonnés et que mon amitié l'a grandement transformée. » Il faut relire en saint Luc cette scène si parlante (1).

Et de même, en saint Jean, cette autre scène qui nous émeut jusqu'aux larmes et à laquelle tous les vrais chrétiens ne cessent de se référer (2). Un matin de printemps, au bord du lac de Tibériade, Jésus ressuscité apparaît à quelques-uns de ses plus intimes. Ils sont là justement plusieurs de ceux qui furent appelés les premiers. Pierre mène la barque et le Seigneur vient les surprendre dans le cadre et les occupations de leur ancien métier. Celui qui le reconnaît le premier, c'est précisément Jean lui-même, « ce disciple que Jésus aimait et qui pendant le suprême Repas s'étant penché sur la poitrine du Maître lui avait dit : « Seigneur, qui est-ce qui te trahit ? » Il signe ainsi son récit et du même coup son Évangile (3). Le Seigneur leur fait donc la surprise. Ils se précipitent vers lui, les pieds dans le clapotis, les mains dans le poisson. Et lui, sur la grève, leur a ménagé un feu de braise et préparé le déjeuner : « Venez, leur dit-il, déjeunez donc. » En vérité, que pourriez-vous imaginer de plus humain ou de plus familier dans l'amitié ? Un mot me vient à l'esprit, que mon Seigneur me le pardonne : c'est plus que de l'amitié, c'est de la camaraderie, ils sont comme entre compagnons. Oui, mais après ce petit déjeuner en commun, la rencontre prend soudain son air de grandeur, et entre le Christ et Simon-Pierre s'établit le solennel dialogue que chacun sait : « Simon, fils de Jean, m'aimes-tu plus que ceux-ci ? — Oui, Seigneur, tu

(1) Luc, VII, 36-50.
(2) Jean, XXI, 1-23.
(3) Jean, XXI, 7, 20; XIII, 23.

sais bien que je t'aime. » Il lui redit une seconde fois : « Simon, fils de Jean, m'aimes-tu ? — Oui, Seigneur, tu sais bien que je t'aime! » Il lui dit une troisième fois : « Simon, fils de Jean, m'aimes-tu ? » Sur quoi, Pierre, consterné de ce que Jésus lui eût demandé cela jusqu'à une troisième fois, lui dit, joignant le fond de son âme au fond de l'âme de Jésus : « Seigneur, tu connais toutes choses, tu vois bien que je t'aime! » Pierre doit être le premier dans l'amour comme il est le premier dans la foi. On devine sous l'ardeur brûlante des mots quelle dilection il a pour son divin Maître. A chacune de ses protestations, sa primauté est confirmée et amplifiée. Mais surtout Jésus lui répète le grand appel : « Toi, suis-moi », et lui laisse entrevoir où le mènera leur amitié.

***

A de telles scènes il n'y a rien à ajouter (1). Tout chrétien s'y sent englobé. Il doit là se reconnaître et s'identifier. Toutes ces parentés avec le Christ, toutes ces amitiés avec le Christ, sont ainsi bien déclarées, bien avérées.

Mais, après qu'on les a de la sorte toutes soigneusement repassées, on doit se dire plus soigneusement encore qu'il s'agit de les dépasser, pour cette raison qu'il y a entre Notre-Seigneur et nous quelque chose d'absolument unique et hors de pair, aussi bien dans la parenté que dans le choix. Et c'est ici finalement que viendrait en comparaison cette forme de liaison humaine, singulière et dépassante elle aussi, qu'est l'union conjugale.

Notre-Seigneur y a pensé et il a voulu qu'on y pensât autour de lui. Son Précurseur avait fait le rapprochement

(1) C'est sur cette scène d'amitié que se termine l'Évangile de saint Jean. Les premières rencontres (Jean, 1, 35 et suiv.) ont porté leur fruit : l'amitié est à son comble.

avec une délicatesse exquise : « Celui qui a l'épouse est l'époux; mais l'ami de l'époux, qui se tient là et qui l'entend, éprouve la joie la plus vive, rien que d'entendre la voix de l'époux : c'est bien là ma joie, elle est à son comble (1). » De ce même rapprochement, son Apôtre déduira toute la sainteté du mariage entre les chrétiens : « Il y a là un grand mystère : je parle, moi, de l'union du Christ et de l'Église (2). » Jésus lui-même, sans appuyer du reste et avec un tact parfait, se présente comme le fiancé auquel la vierge aspire, comme l'époux qui doit mener aux noces véritables : « Pouvez-vous faire jeûner les garçons d'honneur pendant que l'époux est avec eux ? Viendront des jours où l'époux leur sera enlevé (3). » Une autre fois, parlant en parabole, Jésus dit : « Un cri retentit : Voici l'époux! tous au-devant de lui ! (4) » C'est une évocation très émouvante. Aussi la mystique chrétienne fera grand usage de cette comparaison, et là elle aura raison. Car les termes n'en sont point excessifs pour nous faire prendre conscience de tout ce qu'il y a de complet, d'absolu, d'indissoluble, dans l'union des chrétiens avec leur Christ, et aussi pour nous faire toucher ce que cette union a de transcendant. Saint Jean dans son Apocalypse verra lui aussi toute l'Église « comme une épouse parée pour son époux (5) ».

Dans la pensée de saint Paul, cette idée de l'épouse confine à celle du corps mystique. L'épouse, dit-il avec son franc réalisme, est comme l'extension et le complément de l'époux : il aime cette femme comme soi-même et comme sa propre chair; il l'a d'ailleurs choisie et il la

(1) Jean, III, 29.
(2) Eph., V, 32.
(3) Marc, II, 19-20, et les Synoptiques.
(4) Matth., XXV, 1-12.
(5) Apoc., XXI, 2, 9.

chérit, de préférence à ses propres parents, de préférence à ses meilleurs amis; et il y a entre eux totale réciprocité, de sorte qu'à eux deux, véritablement ils ne font qu'un, et non pas seulement un cœur et une âme comme entre amis, mais une seule chair comme entre une mère et son petit. Et c'est de cette sorte de liaison que l'Apôtre n'hésite pas à dire qu'elle n'a toute sa grandeur et n'atteint toute sa sublimité qu'entre le Christ et la chrétienté : d'après lui, les chrétiens sont unis à leur Seigneur et Sauveur et ne font qu'un avec lui, comme s'ils étaient son épouse, son corps et ses membres mêmes (1).

L'Apôtre, ce disant, n'exagère rien, n'invente rien. Il ne fait que dire ce qui est. Il rejoint ce que son divin Maître a dit lui-même. Il nous ramène à cette sorte d'adhérence que nous rappelions en commençant. « La Vigne, moi; les sarments, vous. Vous en moi et moi en vous », nous dit Notre-Seigneur (2). Et, se tournant vers son Père : « O Père, qu'ils soient un comme nous sommes un, moi en eux et toi en moi, afin qu'ils soient consommés dans l'unité (3). »

***

Il ne se peut rien dire de plus fort, ni de plus profond, ni de plus élevé. Mais, en face de toutes ces modalités de l'union ainsi rassemblées et dépassées, se pose notre seconde question : toutes ces modalités, sur quoi sont-elles fondées et quelles sont les réalités qui les font tout dépasser ?

Passe-Prest. fr. R. Bernard, O. P.

(1) Eph., v, 22-32; II Cor., xi, 2-3.
(2) Jean, xv, 1, 4, 5.
(3) Jean, xvii, 21-23.

La Charité
selon sainte Catherine de Sienne

Super omnia charitatem habete.
(Col., III, 14.)

La vertu qui doit dominer toutes les autres, même la foi et l'espérance, qu'elle vivifie et rend méritoires, c'est la charité; l'Évangile et les Épîtres ne cessent de le dire.

Il convient à ce sujet de voir ce que, dans son *Dialogue*, sainte Catherine de Sienne dit d'abord de l'amour de Dieu, imparfait ou mercenaire, dont beaucoup se contentent, puis de l'amour filial, et enfin des signes de la charité parfaite envers Dieu et envers le prochain.

*
* *

L'amour mercenaire ou imparfait

L'amour mercenaire est celui des chrétiens qui, tout en étant en état de grâce, aiment et servent Dieu en recherchant trop leur propre consolation et leur utilité.

A l'époque du quiétisme, on a beaucoup écrit sur cette question, et souvent de façon peu exacte. Il importe de voir ce qu'en ont dit les saints.

Il est dit à ce sujet dans le *Dialogue*, ch. 60 : « Parmi ceux qui sont devenus mes serviteurs de confiance, il en

est qui me servent avec foi, sans crainte servile : ce n'est pas la seule peur du châtiment, c'est l'amour qui les attache à mon service. Mais cet amour reste imparfait, parce que, dans ce service, ils recherchent leur propre utilité, leur satisfaction ou le plaisir qu'ils trouvent en Moi. »

Oh! c'est une satisfaction déjà bien élevée, mais elle n'est pas assez dominée par l'amour de Dieu pour lui-même, à cause de son infinie bonté. Le chrétien qui en reste là ne se rend pas assez compte, du moins pratiquement, que Dieu est infiniment meilleur en lui-même que ses dons et que la satisfaction créée que nous trouvons en Lui. Et si, par un reste d'égoïsme, nous nous arrêtons à celle-ci, elle fait écran et nous empêche d'aimer purement Dieu lui-même pour lui-même, en lui subordonnant la joie qu'il nous donne. Tel un enfant qui aimerait sa mère plus pour les caresses qu'il reçoit d'elle que pour elle-même.

Il y a dans cet amour mercenaire un flux et un reflux perpétuel : le flux de la charité qui porte l'âme vers Dieu, le reflux qui provient du reste d'égoïsme qui nous empêche d'être tout à Dieu. L'âme, en cherchant Dieu, se recherche elle-même.

***

De même l'amour imparfait de nos semblables s'afflige trop de voir que le prochain ne répond pas à notre affection, ou préfère d'autres personnes. Il est mêlé d'égoïsme et de jalousie. Il porte à prendre l'âme du prochain comme une coupe qu'on voudrait avoir à soi pour y boire à volonté. On oublie « qu'*il faut laisser cette coupe sous la source d'eau vive de la grâce* », autrement elle sera bientôt épuisée et ne pourra plus répondre à

notre soif (1). Si on la laissait sous la source, elle se remplirait toujours et l'on serait heureux de n'être pas seul à y boire, mais de la voir déborder pour tous ceux qui viendraient s'y désaltérer.

*
* *

Quel est le signe principal de l'imperfection de notre amour de Dieu ? Le Seigneur l'indique au même chapitre 60 : « Sais-tu, dit-il, ce qui montre cette imperfection de l'amour ? *Dès que ces serviteurs imparfaits sont privés des consolations* qu'ils trouvaient en Moi, *cet amour ne leur suffit plus et ne peut plus se soutenir.* Il languit et souvent va se refroidissant de plus en plus vis-à-vis de Moi, quand, pour les exercer dans la vertu et les arracher à leur imperfection, je leur retire ces consolations spirituelles et leur envoie des luttes et des contrariétés. Je n'en agis ainsi cependant que pour les amener à la perfection, pour leur apprendre à se bien connaître, à prendre conscience qu'ils ne sont rien et que d'eux-mêmes ils ne possèdent aucune grâce. »

L'aridité ou sécheresse et les contrariétés devraient avoir pour effet de porter l'âme à chercher un refuge en Dieu, à le reconnaître comme notre bienfaiteur, comme un bienfaiteur meilleur en lui-même que tous ses bienfaits. On serait ainsi conduit à l'aimer Lui-même pour lui-même, à cause de son infinie bonté, comme un fils généreux aime son père et sa mère pour eux-mêmes et non pas seulement pour ce qu'il reçoit d'eux.

Il arrive souvent que les imparfaits, au lieu de profiter de cette épreuve, se relâchent et reviennent en arrière, « avec une sorte de colère spirituelle », dit le *Dialogue*

(1) *Dialogue*, ch. 64.

(ibid.). « C'est un signe, ajoute le Seigneur, que l'âme n'a pas encore complètement rejeté *le bandeau de l'amour-propre spirituel* qui recouvre la pupille de l'œil de la très sainte Foi. Si elle l'avait bien écarté, ce voile, en vérité elle verrait que toute chose procède de Moi et qu'il ne tombe pas une feuille d'arbre sans l'ordre de ma Providence; que *ce que je lui promets et lui envoie, c'est uniquement pour sa sanctification*, c'est-à-dire pour qu'elle possède le bien et la fin pour lesquels je la créai. »

L'amour mercenaire de Dieu et du prochain est un amour qui n'est pas assez pur et dans lequel on se recherche presque inconsciemment soi-même. « Si ces âmes, dit le *Dialogue* (ibid.), ne reconnaissent pas leur imperfection, avec le désir de devenir parfaites, il est impossible qu'elles ne reviennent pas en arrière. »

« Il est donc nécessaire, pour qui veut la vie éternelle, d'*aimer sans calcul*. Ce n'est pas assez de fuir le péché par crainte du châtiment, ni d'embrasser la vertu pour l'intérêt personnel qu'on y trouve; non, cela ne suffit pas... Il faut sortir du péché, parce qu'il me déplaît à Moi, et *aimer la vertu par amour pour Moi*... (1) »

(1) Il est dit au même endroit : « L'âme doit sortir de l'imperfection (de l'amour mercenaire) pour atteindre la perfection... Mes serviteurs doivent sortir de ces sentiments pour devenir de vrais fils et me servir sans intérêt personnel... S'ils ne délaissent pas l'oraison et les bonnes œuvres, s'ils vont toujours avec persévérance, en progressant dans la vertu, ils arriveront à cet amour de fils. Et Moi, je les aimerai à mon tour, non pas seulement comme un maître aime ses serviteurs, mais comme un père aime ses enfants. » Pour arriver à cela, est-il dit au même chapitre, il faut que le chrétien imparfait « *arrache de soi-même la racine de l'amour-propre spirituel* » et cesse de se rechercher lui-même, de chercher sa propre satisfaction dans le service de Dieu. »

L'amour mercenaire est ici décrit sans exagération d'aucune sorte, notamment sans les excès où tombèrent plus tard les quiétistes lorsqu'ils proscrivirent le désir de notre perfection et du ciel. Il est ici question seulement de l'imperfection de l'amour-propre qui se mêle

Il est parlé ici de la nécessité de la purification, soit active soit passive, lorsqu'il est dit (ch. 60) : « Pour arracher mes serviteurs à l'imperfection, *je leur retire les consolations spirituelles et leur envoie des luttes et des contrariétés...* C'est dans ce but (de les purifier) que je leur retire, non la grâce, mais la consolation que je leur avais donnée », et à laquelle ils s'arrêtaient comme à une fin, alors qu'elle n'est qu'un moyen. C'est ce que saint Jean de la Croix développera beaucoup dans la *Nuit obscure*, en traitant des purifications passives des sens et de l'esprit, nécessaires pour passer précisément de l'amour mercenaire ou imparfait à un amour plus pur, plus désintéressé et plus fort.

*
* *

L'amour filial

L'amour filial est décrit, dans le même chapitre 60e, dans son opposition à l'amour mercenaire. Il y est dit à la fin : « Si vous m'aimez (seulement) comme un serviteur aime son maître, je vous aimerai en maître, vous payant votre dû suivant votre mérite ; mais je ne me manifesterai pas moi-même à vous. Les secrets intimes on les livre à son ami, parce qu'on ne fait qu'un avec son ami. On ne fait pas qu'un avec son serviteur (1)...

encore à la charité et qui montre la nécessité d'une purification. Le *Dialogue* indique clairement en cet endroit et *la purification active* que nous devons généreusement nous imposer à nous-mêmes, en travaillant à arracher la racine de l'amour-propre spirituel, et *la purification passive*.

(1) Lorsque deux amis causent très intimement ensemble, s'il entre un serviteur même excellent, ils attendent qu'il soit sorti pour reprendre leurs entretiens les plus intimes.

« Tant que mes serviteurs se contentent d'un amour mercenaire, je ne me manifeste pas moi-même à eux. Mais s'ils rougissent de leur imperfection, s'ils se mettent à aimer la vertu,... s'ils ne supportent dans leur cœur aucun mouvement de crainte servile et d'amour mercenaire sans le redresser par la lumière de la très sainte foi, je te dis qu'en agissant ainsi ils me seront si agréables qu'ils auront accès au cœur de l'ami. Je me manifesterai moi-même à eux, ainsi que l'a proclamé ma Vérité quand elle a dit : « *Celui qui m'aime sera aimé de mon Père, et moi je l'aimerai et je me manifesterai à lui* » (Jean, XIV, 21) (1). Cette manifestation est suivie d'une transformation; en d'autres termes, la contemplation infuse conduit à l'union parfaite. Il est dit au même endroit : « Telle est en effet l'union qui existe entre deux amis très chers : ils sont deux corps, mais une seule âme par sentiment d'amour, parce que *l'amour transforme en la personne aimée.* S'ils ne forment plus qu'une âme, aucun secret n'est possible entre eux désormais. C'est pourquoi ma Vérité a dit : « *Si quelqu'un m'aime, il gardera ma parole, et mon Père l'aimera, et nous viendrons en lui, et nous ferons en lui notre demeure* » (Jean, XIV, 23).

Voilà bien l'amour filial qui rend la foi vive, pénétrante et savoureuse. Pourquoi ? Parce que la charité s'accompagne des sept dons du Saint-Esprit, qui est présent en tous les justes, comme le Père et le Fils.

Or, parmi ces sept dons, celui d'intelligence rend la

(1) Il ne faudrait pas confondre cette grâce de l'âge adulte de la vie spirituelle avec des grâces mystiques mineures accordées de façon transitoire aux convertis, pour suppléer à leur manque de formation. Il y a encore en eux bien des défauts; ils ne tarderont pas à s'apercevoir qu'ils ne sont point encore arrivés à l'âge adulte de la vie de la grâce.

foi plus pénétrante, lui permet de mieux entendre les grands mystères du salut, ceux de l'Incarnation, de la Rédemption perpétuée dans le Sacrifice de la messe.

De plus, le don de sagesse nous donne comme un goût des choses divines, lorsqu'il ne trouve plus l'obstacle de l'égoïsme plus ou moins conscient, le bandeau de l'amour-propre. Lorsqu'il n'est plus lié, mais libre, ce don de sagesse nous permet de goûter spirituellement ce qu'est la communion eucharistique, ce qu'est l'habitation en nous des Personnes divines, gage et prélude de la vie du ciel. Par ce don, le Saint-Esprit se fait sentir à nous comme l'âme de notre âme, la vie de notre vie, et il nous donne comme un avant-goût de la vie éternelle, selon cette parole de saint Paul (Rom., VIII, 16) : « *Nous avons reçu un Esprit d'adoption, en qui nous crions : Abba! Père! Cet Esprit lui-même rend témoignage à notre esprit que nous sommes enfants de Dieu.* » Il nous rend ce témoignage par le sentiment d'*amour filial* (1) qu'il nous inspire et qui ne peut nous venir que de Lui.

C'est là la contemplation infuse, qui procède de la foi vive, éclairée par les dons, de la foi pénétrante et savoureuse.

Ainsi les disciples d'Emmaüs, lorsque Notre-Seigneur devint invisible, se dirent-ils : « *N'est-il pas vrai que notre cœur était tout brûlant au-dedans de nous lorsqu'il nous parlait en chemin et qu'il nous expliquait les Ecritures?* » (Luc, XXIV, 32.)

Voilà l'amour filial, qui a une certaine conscience de lui-même et qui, s'éveillant sous une inspiration spéciale du Saint-Esprit, nous manifeste, dans l'obscurité de la foi, sa présence en nous.

On goûte alors, comme il vient d'être dit, les mystères

(1) Cf. saint Thomas, *in Ep. ad Rom.*, VIII, 16.

du salut. Et *ces goûts spirituels*, comme le notera sainte Thérèse (1), diffèrent beaucoup des *consolations sensibles* dont on a été sevré, parce qu'on s'y arrêtait trop. Ces goûts spirituels sont parfois donnés dans l'aridité de la sensibilité, comme il arrive de goûter dans la sécheresse cette vérité de la valeur infinie du Sacrifice de la messe. Bien plus, on reçoit parfois un goût de la croix, et les âmes parfaites se réjouissent de souffrir et de passer par le dénuement de la sensibilité qui conduit à une vie spirituelle plus pure et plus forte en son désintéressement.

Alors vraiment la charité vivifie profondément toutes les autres vertus, rend leurs actes grandement méritoires et conduit à une intime union avec Dieu.

Ceci est dit à la première page du *Dialogue* : « L'amour suit la connaissance (de Dieu et de soi-même), et, en aimant, l'âme cherche à suivre la vérité et à se revêtir de la vérité (2).

« *Rien ne fait mieux goûter* à la créature *cette vérité*, rien ne lui procure tant de lumière *que l'oraison humble, continue, fondée sur la connaissance de soi-même et de Dieu.* L'oraison ainsi comprise et pratiquée unit l'âme à Dieu. En suivant les traces du Christ crucifié, par désir, par affection, *par union d'amour, elle devient un autre lui-même.* N'est-ce pas ce que le Christ a voulu nous apprendre quand il nous dit : « *A qui m'aimera et gardera ma parole, je me manifesterai moi-même à lui...* » (Jean, XIV, 21-23). Nous trouvons en maint endroit

(1) *Château intérieur*, IVe Demeure.

(2) L'union à Dieu et à Jésus crucifié en sainte Catherine de Sienne fut particulièrement intime lorsqu'elle fut invitée à boire à la plaie du cœur du Sauveur et lorsqu'Il lui prit son cœur pour lui donner le sien. C'était le symbole de ce qui arrive en une communion très fervente, où Jésus vient transformer notre cœur encore égoïste et étroit, pour le faire participer à sa charité sans bornes.

des paroles semblables (1). Puisque le Christ est Vérité, elles nous font bien voir que, par l'amour, l'âme devient une même chose avec lui (2). Le *Dialogue* revient souvent sur cette vérité (3).

(1) Joan., XVII, 22 : « *Ut sint unum in nobis, sicut nos unum sumus* : Qu'ils soient un en nous, comme nous-mêmes nous sommes un. » — I Cor., VI, 17 : « Qui adhère à Dieu est un seul esprit avec lui », par union spirituelle, malgré la distance qui sépare le Créateur de la créature.

(2) Saint Jean de la Croix approfondit ce mystère en parlant de « l'union transformante ». Cf. *Vive Flamme*, 2e strophe, vers 5.

(3) « Pour le montrer plus clairement, dit la Sainte, *ibid.*, je me souviens d'avoir appris d'une servante de Dieu que dans un grand ravissement de l'esprit qu'elle eut dans son oraison, Dieu, déchirant les voiles, lui avait fait contempler l'amour qu'il a pour ses serviteurs. Il lui disait entre autres choses : « Ouvre l'œil de ton intelligence et regarde-moi; tu y verras la dignité et la beauté de la créature raisonnable. *Outre la beauté que j'ai donnée à l'âme en la créant à mon image et ressemblance, contemple ceux qui sont revêtus de la robe nuptiale, c'est-à-dire de la charité,* ornée de la multitude des vertus. Ceux-là ne font qu'un avec moi par l'amour. C'est pourquoi je te dis : Si tu me demandais qui sont ceux-là, je te répondrais comme le doux Verbe d'amour : *Ils sont un autre moi-même, car ils ont dépouillé et perdu leur volonté propre, et ils ont revêtu la mienne.* Il est donc bien vrai que l'âme s'unit à Dieu par sentiment d'amour. » Ce prélude du *Dialogue* montre son caractère non seulement ascétique, mais mystique.

Il n'y a rien là du sentimentalisme qui est affectation de sentiment sans fondement dans la vérité et dans le renoncement à la volonté propre.

Bien au contraire cette union à Dieu par l'amour est fondée sur la connaissance de la vérité. Comme il est dit au chapitre 4 du *Dialogue* : « Aucune vertu, ma fille, ne peut avoir la vie en soi, sinon par la charité et par l'humilité qui est la mère nourricière de la charité (comme la racine nourrit l'arbre en puisant les sucs de la terre). La connaissance de toi-même t'inspirera l'humilité, en te découvrant que par toi-même tu n'es pas, et que *l'être tu le tiens de moi qui t'aimais, toi et les autres, avant que vous ne fussiez.* C'est cet amour ineffable que j'eus pour vous qui, voulant vous créer à nouveau en grâce, me fit vous laver et régénérer dans le sang de mon Fils unique, répandu avec un si grand feu d'amour. C'est ce sang qui enseigne la Vérité à celui qui a dissipé la nuée de l'amour-propre par la connaissance de soi-même. Point d'autre moyen de la connaître. »

Sainte affliction

« *L'âme*, est-il dit au chapitre IV, *s'embrase dans cette connaissance de moi-même d'un amour ineffable.* » Elle y trouve la paix, et avec la joie une peine spéciale qui est celle de l'exil. « *Cet amour*, est-il dit au même endroit, *tient l'âme en peine continuelle*; non pas une peine affligtive, qui abat ou dessèche l'âme, mais *qui plutôt la nourrit. Elle a connu ma Vérité* et en même temps sa propre faute (1), son ingratitude, comme aussi l'aveuglement du prochain, et elle en éprouve une grande douleur. Si elle souffre, c'est qu'elle m'aime; si elle ne m'aimait pas, elle ne souffrirait pas ainsi. *Dès que toi et mes autres serviteurs aurez ainsi connu ma Vérité, vous serez disposés à endurer jusqu'à la mort toutes les tribulations*, injures, opprobres, en paroles et en actions, pour la gloire et l'honneur de mon nom. C'est ainsi que tu recevras et porteras les peines. » Elle avait alors trente-deux ans. C'était deux ans avant sa mort.

Voilà bien l'amour filial en sa générosité, il est accompagné de la connaissance quasi expérimentale de la Vérité divine. La présence de Dieu en nous est alors goûtée par la contemplation infuse, qui procède de la foi vive éclairée par les dons d'intelligence et de sagesse. La docilité au Saint-Esprit grandit avec la charité.

Cette contemplation des mystères de la foi, unie à la charité parfaite, n'est pas une chose extraordinaire comme le don de prophétie, le don des langues ou le ravissement; c'est une grâce éminente sans doute, mais qui est dans la voie normale de la sainteté.

(1) Il s'agit bien ici de la connaissance quasi expérimentale de la Vérité divine pénétrée et goûtée par la foi éclairée par l'inspiration spéciale des dons.

L'appel général

Il est dit dans le *Dialogue*, ch. 53, à propos de la source d'eau vive : « *Tous vous avez été appelés en général et en particulier*, par ma Vérité, mon Fils, lorsque, plein d'un ardent désir, il criait dans le temple : *Que celui qui a soif vienne à moi et boive* (Jean, VII, 37).

« ... Ainsi vous êtes invités à la source d'eau vive... Il faut marcher avec persévérance, sans que ni épines, ni vents contraires, ni prospérité (1), ni adversité, ni autres peines que ce soit, vous puissent faire regarder en arrière. *Persévérez jusqu'à ce que vous me trouviez, Moi, qui vous donne l'eau vive...* »

Ibid., ch. 54 : « Mais, pour persévérer, la première condition est d'avoir soif (soif non pas de consolations sensibles, mais soif de vertu et soif de Dieu). Car ceux-là seuls qui ont soif sont invités : « *Que celui qui a soif*, est-il dit, *qu'il vienne à moi et qu'il boive.* » Celui donc qui n'a pas soif ne saurait persévérer dans son voyage; la moindre fatigue l'arrête, le moindre plaisir le distrait;... la persécution l'épouvante, et dès qu'elle l'effleure, le voilà qui tourne le dos. »

« ... Au contraire, *celui qui a soif* de la vertu, de mon honneur, du salut des âmes, *arrive à la lumière de l'intelligence et contemple l'amour profond que je vous ai manifesté dans mon Fils crucifié...* Alors l'âme trouve le repos et la paix...; elle s'emplit jusqu'aux bords de ma charité... Elle goûte l'eau vive qui se trouve en moi, l'Océan de la paix. » On voit ici combien ces goûts spiri-

(1) La prospérité pourrait nous arrêter autant que l'adversité mal supportée, parce qu'elle pourrait porter au vain contentement de soi-même, si différent de la paix qui se trouve en Dieu.

tuels diffèrent des consolations sensibles auxquelles on s'arrêtait trop (1).

La contemplation, d'où résulte cette union, est bien infuse, car il est dit dans le *Dialogue*, ch. 61 : « Ceux qui sont devenus mes amis goûtent et connaissent par expérience ma charité au fond de leur âme. *Je me révèle moi-même à elle par sentiment d'amour...* selon la perfection de son saint désir (2). »

*
* *

Les signes de la charité parfaite

Le Seigneur explique à la Sainte les signes de l'amour parfait. D'abord, c'est l'amour de la croix. On ne saurait aimer la croix pour elle-même, mais on doit aimer Jésus crucifié et les épreuves qu'il nous envoie, pour nous marquer à sa ressemblance. Ce signe se vit dans les apôtres, quand ils eurent reçu le Saint-Esprit à la Pentecôte : « *Loin de redouter les souffrances, c'est de leurs souffrances qu'ils se faisaient gloire.* » Il est dit aux chapitres 76 et 78 : « Ceux qui ont la passion de mon honneur et qui ont faim du salut des âmes *courent à la table de la sainte croix...* Rien ne peut ralentir leur course, ni les injures, ni les persécutions, ni les plaisirs que le monde leur offre. Ils passent par-dessus tout cela... le cœur transformé par la charité, *goû-*

(1) Sainte Thérèse parle plus tard de même dans le *Chemin de la Perfection*, ch. 19 et 21.

(2) Voir aussi chapitre 66, sur les visites du Seigneur par inspiration spéciale, et chapitre 160 : les vrais obéissants reçoivent cent pour un.

tant et savourant cette nourriture du salut des âmes, prêts à tout supporter pour elles. Voilà qui prouve, à n'en pas douter, que l'âme aime son Dieu à la perfection et sans aucun intérêt... *A ceux-là je fais la grâce de sentir que je ne suis jamais séparé d'eux.* »

C'est là l'exercice éminent de la charité envers Dieu et envers le prochain; c'est aussi, à un degré proportionné, le don de sagesse qui nous permet, dit saint Thomas (1), de connaître de façon quasi expérimentale Dieu présent en nous. C'est là vraiment la vie mystique, sommet du développement normal de la vie de la grâce et prélude de la vie du ciel. Ce sommet ne saurait exister sans l'amour de la croix, et l'amour de la croix n'existe pas sans la contemplation du mystère de la Rédemption.

*
* *

Il est un autre signe de l'amour parfait, c'est la bonté rayonnante, faite de bienveillance et de bienfaisance. C'est ce que Notre-Seigneur lui-même a dit : « Aimez-vous les uns les autres comme je vous ai aimés (2) » ; « c'est à ce signe qu'on reconnaîtra que vous êtes mes disciples (3). » La bonté communicative, l'amour désintéressé et généreux du prochain, l'amour poussé jusqu'au sacrifice quotidien et caché, est la marque certaine de la présence de Dieu dans une âme. Cette bonté, qui est forte autant qu'elle est douce, porte parfois à corriger, mais sans amertume, sans aigreur, sans impatience, et, pour corriger efficacement, elle montre en celui qui mérite d'être repris le bien qui s'y trouve, le germe salutaire qui

(1) IIª IIæ, q. 45, a. 2.
(2) Jean, xv, 12.
(3) Ibid., xiii, 35.

doit être développé. Alors, celui qui reçoit la correction se sent aimé et compris et il prend courage. Si la Sainte Vierge nous apparaissait pour venir nous dire nos défauts, elle nous les dirait avec une telle bonté que nous accepterions tout de suite ses remarques et y puiserions la force pour avancer (1).

Les trois dernières années de la vie de sainte Catherine de Sienne montrent toute la vérité de cette doctrine. Elles furent trois années de martyre. Élevée à une très haute union avec Notre-Seigneur, elle fut associée à ses souffrances. Le grand schisme d'Occident commençait. Le premier mouvement de Catherine fut de s'offrir à Dieu comme victime expiatoire : « *Je voudrais verser mon sang, je voudrais donner ma vie* », écrivait-elle à Urbain VI, qui avait succédé à Grégoire XI. Appelée par lui, elle vient à Rome pour la première fois. Elle écrit lettres sur lettres aux cardinaux schismatiques et aux princes chrétiens, affirmant à tous qu'Urbain VI est le vrai Pape. Elle offre de nouveau sa vie pour la paix de l'Église. Dieu l'exauce : quelques jours après, elle reçoit le saint viatique et l'extrême-onction. Une lutte terrible s'engage peu après entre elle et le démon, Catherine prie, elle pleure, elle écoute, le visage plein de mépris ou

(1) Un exemple de cette bonté unie à une profonde humilité nous est donné dans la vie de la fondatrice du Cénacle, qui renonça, à trente-trois ans, à être supérieure générale et obéit près de cinquante ans comme une simple Sœur; si bien que ce n'est qu'à la fin de sa vie qu'on comprit autour d'elle tout ce que le Seigneur lui avait donné et combien elle lui était unie. Le cardinal Lavigerie, passant dans un couvent où elle était, demanda à la supérieure : « Qui est cette religieuse ? » — « C'est une de nos vieilles Mères », répondit la supérieure. C'était en réalité l'âme qui, par son amour de Dieu, son humilité et sa bonté, portait la Congrégation; aujourd'hui il est question de la béatifier. Cf. *Une grande humble*, par le P. H. Perrpy, S. J., Paris, 1926.

d'indignation; tout à coup, comme répondant à une accusation, elle s'écrie : « *Non! jamais la vaine gloire, mais la vraie gloire et l'honneur de Dieu!* » L'ennemi est définitivement vaincu. Alors, devant tous les siens, la Sainte s'accuse de toutes les fautes de sa vie, demande la bénédiction de sa mère, bénit une dernière fois ses disciples : « Aimez-vous les uns les autres, dit-elle, votre amour sera ma gloire. » Puis, renouvelant son oblation de victime, elle s'écrie : « *Seigneur, vous m'appelez, je viens à vous, non par mes mérites, mais grâce au sang de votre Fils. O sang! Mon Père, je remets en vos mains mon âme et mon esprit!* » et elle expire.

Elle avait vécu et était morte pour l'Église et le Vicaire de Jésus-Christ. Elle avait donné par le sacrifice la grande preuve de son amour surnaturel de Dieu et des âmes, amour qui n'avait rien de mercenaire, et qui, depuis son enfance, par la voix royale de la croix, était devenu toujours plus pur et plus fort. Cette ardente charité l'unissait toujours plus étroitement à Dieu et entraînait dans son élan des âmes nombreuses de prêtres et de fidèles soulevées par elle. Nous devons remercier le Seigneur de nous avoir donné cette sainte, dont l'existence est une preuve éclatante de cette vérité, que la vie chrétienne véritable est *la vie éternelle commencée*, que la charité qui est dans nos cœurs doit, avec la grâce sanctifiante, durer éternellement, pour que se réalise la parole du Sauveur : « *ut ipsi in nobis sint unum... sicut et nos unum sumus*, qu'ils soient un en nous... comme nous-mêmes nous sommes un (1) ». Comme le dit saint Jean de la Croix, « *au soir de notre vie, nous serons jugés sur l'amour* », sur la pureté, la sincérité, la profondeur, la générosité de notre amour de Dieu et des âmes en Dieu. Si

(1) Jean, XVII, 21.

dans la vie des serviteurs de Dieu il y a une ou deux périodes obscures, comme deux tunnels, qui rappellent la nuit des sens et celle de l'esprit, il faut voir si entre ces deux tunnels et surtout après le second il y a la vraie charité et les vertus héroïques. Si oui, alors c'est que sous les tunnels il y avait aussi la vie divine et sans doute de grands mérites (1).

fr. Rég. Garrigou-Lagrange, O. P.

(1) Cette remarque a son importance pour les procès de béatification, qui s'éclairent notablement à la lumière de la doctrine enseignée par saint Jean de la Croix dans la *Nuit obscure*. Cette doctrine a été admirablement exposée récemment par le P. Gabriel de Sainte-Madeleine, carme déchaussé, en quatre conférences données à Rome en février et mars 1936, dont le résumé a paru dans *L'Osservatore Romano* ; les nos du 8 et du 22 mars 1936 contenaient un aperçu exact de celles particulièrement intéressantes intitulées : *Il cammino dell'amore* et *Angoscie d'amore*.

Se garder des fausses spiritualités

Le nombre des chrétiens qui ont souci d'une « spiritualité » est, hélas ! bien petit. Encore se consolerait-on de ce petit nombre si ces quelques chrétiens : prêtres, religieux et religieuses, personnes dites pieuses, militants et militantes, hommes d'action et maîtresses de maison, s'engageaient dans « des voies spirituelles » vraiment sûres, sinon rapides. Beaucoup de ceux qui cherchent Dieu s'égarent quelque peu faute d'une « spiritualité » vraie dans ses principes et adaptée dans ses exercices.

Combien font fidèlement, pendant des dizaines d'années, lecture de piété et méditation sans en tirer grand profit ! Combien sont plus préoccupés de suivre une méthode que le Saint-Esprit! Combien restent préoccupés d'eux-mêmes et non de Dieu ! Combien veulent imiter littéralement tel ou tel saint, refaire ses expériences, renouveler ses oraisons ! Combien aspirent aux états extraordinaires, au merveilleux, aux grâces sensibles ! Combien oublient qu'ils sont partie d'une humanité en détresse et se font une religion toute égoïste, sans regard sur leurs frères ! Combien lisent et relisent des manuels, ou des recettes, succédanés ou délayage, sans connaître

l'Évangile, sans « soupçonner » les lettres de saint Paul.

Pour d'autres, la vie intérieure se confond avec les exercices de piété : lecture spirituelle, oraison, examen particulier. La vie active s'y juxtapose comme une superfétation encombrante, mais non comme un prolongement et une préparation. Les soucis du travail quotidien, les préoccupations d'état, les difficultés à surmonter pour vivre et pour faire le bien sont chassés de la prière comme des distractions. Il ne faut pas mêler Dieu à ces banalités.

L'on se forge ainsi une vie spirituelle compliquée et artificielle; au lieu de chercher Dieu à partir des circonstances où il nous a mis, des besoins profonds de notre être individué et temporel, l'on joue à l'homme universel ou abstrait : Dieu et la vie réelle ne sont jamais dans le même champ de pensée et d'amour; l'on se bat les flancs pour entretenir en soi une sentimentalité affective à orientation divine; pour tenir son regard, à coups d'efforts, fixé sur Dieu; pour se sublimiser soi-même, intensément; ou bien l'on berce doucement son âme dans les formules vaporeuses ou sucrées des livres dits de piété.

Cela fait penser un peu au propos de Pascal; l'homme ni ange, ni bête... mais qui fait l'ange fait la bête.

Chose plus grave : des théologiens qui auront travaillé saint Thomas plusieurs heures dans leur journée, des prédicateurs qui auront, dans la pensée fraternelle de leurs auditeurs de demain, remué mille pensées chrétiennes, banniront de leurs méditations l'objet de leur étude.

Des apôtres laïcs ayant des œuvres à administrer et à diriger s'interdiront de s'y arrêter en leurs oraisons; des chrétiens charitables penchés sans cesse sur la misère d'autrui pour la secourir chasseront le souvenir de leurs pauvres pendant qu'ils assistent à la messe; des hommes

écrasés de sollicitudes pour le règne de Dieu considéreront presque comme des fautes de traîner partout leurs inquiétudes et leur accablement.

Comme si toute notre vie ne devait pas être orientée vers Dieu, comme si penser à toutes choses pour Dieu n'était pas encore penser à Dieu, comme si nous pouvions nous libérer à volonté des sollicitudes que Dieu lui-même nous donne. Il est si facile, si indispensable même, de s'élever vers Dieu jusqu'à se perdre en lui à partir de notre misère, de nos besoins, de nos échecs, de nos inquiétudes, de nos grands désirs. Pourquoi les chasser au lieu de s'en servir comme d'un tremplin ?

Pourquoi s'obstiner à remuer les formules théoriques des livres pieux au lieu de jeter simplement le pont de la foi, de l'espérance et de l'amour entre notre âme telle qu'elle est, notre propre âme épanouie ou brisée, et notre Dieu ?

Aussi bien ne suffit-il pas aux âmes plus avides de vie supérieure ou de rapprochement divin de s'engager dans les voies spirituelles. Il faut choisir ces voies avec discernement. Au départ, puis à chaque carrefour, on risque de s'égarer si l'on n'est pas à la fois assez prudent de prudence personnelle ou de prudence acquise par la direction, et assez docile à l'impulsion intime de l'Esprit. Mais la docilité parfaite à l'Esprit est le fait des parfaits, et les fausses voies sont là à droite et à gauche, vers lesquelles nous guide un attrait sensible, une paresse inconsciente, ce livre, ce conseil, cet exemple. Heure décisive du choix d'un directeur, d'un auteur, d'une famille spirituelle... Le problème se complique de la particula-

rité des vocations : Tel qui devrait s'engager en telle voie, et s'y épanouirait, se traînera sur telle autre ; tel saint que Pierre devra imiter rendrait Paul extravagant si Paul le prenait pour modèle; tel directeur autoritaire adapté à cette famille d'âmes hésitantes ou pusillanimes brisera inutilement des âmes ayant besoin de liberté et d'initiative.

Rien n'est plus néfaste, en orientation spirituelle, que de pousser tous les chrétiens vers une voie unique. Au-dedans des âmes, l'Esprit qui souffle toujours, sans que l'on sache d'où il vient, ni où il va, respecte les personnalités, les individualités. Il s'adapte aux hérédités, aux éducations, aux cultures, aux expériences, aux milieux, aux états, aux circonstances, aux générosités. Il prend chacun comme il est, en pleine vie humaine, en pleine tentation, en plein travail, en plein devoir. Il se sert de chacun pour ses fins divines, à Lui, l'Esprit, mais en respectant à la fois l'épanouissement personnel et le plan général de la construction collective qu'est l'Église. Il oriente sûrement vers Dieu, et rend utile à toute l'humanité.

La seule spiritualité qui nous convienne est celle qui nous introduit dans le plan divin, à notre place, pour le réaliser spontanément en pleine obéissance.

Toute méthode trop rigide, toute direction trop définitive, toute substitution de la lettre à l'esprit, tout oubli des réalités de nos vies personnelles, tout mépris des spontanéités individuelles, n'aboutissent qu'à arrêter les âmes dans leur essor vers Dieu.

Les fausses spiritualités seraient toutes celles que l'on

imposerait uniformément, toutes celles qui prétendraient nous diriger vers Dieu en nous rendant indifférent à nos frères, toutes celles qui fermeraient notre regard sur l'univers au lieu de nous apprendre à tout rapporter au Créateur miséricordieux de tous les êtres, toutes celles qui nous rendraient égoïstes et nous replieraient sur nous-mêmes, toutes celles que l'on plaquerait sur notre vie réelle sans la pénétrer tout entière, toutes celles où l'homme prendrait le pas sur Dieu.

Les vraies peuvent être toutes les autres; mais, à la base, il y faut mettre le don total de soi-même. Multiplier les lectures, les méditations, les prières sans en arriver là est un signe certain que l'on s'est égaré. Avant toute pratique, toute méthode, tout exercice, s'impose une offrande généreuse et universelle de tout l'être. En cette offrande plénière, acte de l'esprit et de la volonté, qui nous porte dans la foi et l'amour au contact de Dieu, réside le secret de tout avancement rapide. Aucune spiritualité n'y saurait contredire, aucune pratique y suppléer.

SACERDOS.

La vocation dominicaine d'Ernest Psichari

> Maxence avait une âme, une âme faite pour croire, pour aimer et pour espérer. (*Le Voyage du Centurion.*)
>
> Dès que l'on fait un pas hors de la médiocrité, on est sauvé, l'on est assuré de ne plus s'arrêter dans la voie du perfectionnement intérieur où l'on s'était imprudemment engagé. (*Les Voix qui crient dans le désert.*)

Le 9 février 1913, accompagné du P. Clérissac et de M. Maritain, Ernest Psichari part pour Chartres. Un sentiment d'allégresse soulève la marche des pèlerins. Le matin même, le Centurion a reçu pour la première fois le sacrement de l'Eucharistie. Devant le porche de la cathédrale, peut-être se souvient-il de la prière de son ami Charles Péguy :

> Régente de la mer et de l'illustre port,
> Nous ne demandons rien dans ces amendements,
> Reine, que de garder sous vos commandements
> Une fidélité plus forte que la mort.

Au retour, transporté de reconnaissance, il s'écrie : « Je sens que je donnerai à Dieu tout ce qu'il me demandera. » Entrevoit-il, à cette heure d'exaltation, quelles exigences recèle sa vocation chrétienne particulière ? La mort? Il l'appelle comme une des conditions nécessaires

pour restaurer la grandeur de la France. Mais la vie, et une vie monastique, sous la robe dominicaine? Le cri de gratitude qui s'échappe de sa poitrine sur la route de son pèlerinage ne traduit-il qu'un élan passager où une volonté réfléchie, durable, prête à tout accepter d'avance, même ce qui lui est encore inconnu à ce moment ? Jamais il ne nous paraît mieux l'interprète sensible et exact de la jeunesse que lorsqu'il entretient ses correspondants de son attente, de ses inquiétudes, de sa décision devant une vocation religieuse possible... A le revoir, au cours de ce débat angoissant que nous allons essayer de retracer, c'est un peu son histoire personnelle que chacun, suivant son âge, pourra revivre ou préparer. Quel jeune homme ne se met pas, un jour ou l'autre, en face de cette nécessité de choisir ?

Impossible d'aborder un tel sujet sans éprouver, avec mille fois plus de raison, le scrupule qu'exprimait l'ami intime du Centurion :

> Au moment de rappeler la figure de mon ami, je crains de la trahir involontairement, en le faisant paraître, à cause de son héroïsme et de ses vertus, comme une effigie trop austère, ou au contraire, en donnant de lui, à cause de son humanité frémissante, une idée diminuée ; car l'âme humaine est vraiment comme un horizon joignant le ciel et la terre, et l'amplitude de son mouvement pour descendre et pour monter est toujours plus vaste que nous ne pensons (Jacques Maritain).

Pour personne ce n'est une alternative d'être héroïque ou humain : l'un ne va guère sans l'autre, et tous deux se perdent ensemble. La fidélité à sa vocation intégrale, quelle qu'elle soit, exige de chaque homme qu'il soit à la fois héroïque et humain. Psichari n'a pas séparé les deux ; aussi fut-il excellemment l'un et l'autre. Mais en aucune circonstance de sa vie, semble-t-il, ce double caractère de sa personnalité n'apparaît plus net et plus émouvant que lorsqu'il s'agit pour lui de son avenir religieux.

*
* *

Les dispositions généreuses dont il témoigne, le jour de sa première communion, ne sont pas l'effet fugitif d'un instant d'incomparable émotion. Un mois plus tard, le 5 mars, il écrit au P. Clérissac : « Je vous promets, mon Père, d'être simple, obéissant, entièrement abandonné à la volonté du Père céleste, entièrement soumis à la vôtre. » Il le répète avec une ferveur plus grande encore dans une lettre à Mgr Gibier, cinq mois après, le 30 juillet :

> Que puis-je faire pour le Maître divin qui m'a tendu ses mains sanglantes ? Que puis-je faire pour l'Église qui m'a accueilli au plus fort de ma détresse ? Ah ! il n'est pas d'heure où je ne supplie Jésus et Marie de m'éclairer, de me donner la force d'être sans partage au pied de la croix, uniquement attentif à leurs ordres...

Il ne veut appartenir qu'à Dieu. « Je vous assure, écrit-il au P. Augier, le 20 novembre 1913, que je Lui donne entièrement ce cœur qu'il Lui a plu de tirer des cercles affreux du mensonge, et que j'attends dans le silence et l'abandon le moindre signe qui soit de sa sainte volonté. »

Quand la question du sacerdoce se pose nettement à sa conscience, moins par hésitation devant le sacrifice que par un sentiment profond de son indignité, il demande une certitude. Il redoute peut-être une initiative présomptueuse, mais il ne peut se dissimuler à quel terme aboutit la courbe de son évolution :

> Voici que justement, en ce jour qui est l'anniversaire de ma confirmation, Notre-Seigneur adresse des paroles de consolation et d'espoir aux ouvriers de la onzième heure, et qu'il leur permet une magnifique audience. Ah ! comme cet évangile de ce matin me presse. Car enfin, il faut bien mériter ces faveurs que Dieu accorde à ceux qui sont les plus légers en œuvres, aux tard venus qui récoltent plus

qu'ils n'ont semé. Que dois-je donc faire, et qu'est-ce que le bon Dieu veut, au juste, de moi ? Je l'ignore, mais c'est dans une grande paix et un vrai calme que j'attends la manifestation de sa volonté. L'exact discernement et la vraie force ne seront pas refusés, j'en ai une ferme confiance, à mon humble prière (1).

Un mois après, même incertitude. Moins hâtif que certains prêtres, le P. Clérissac ne se prononce pas encore de façon définitive. Il pressent que le jour où il décidera, inexorablement l'ordre de Dieu, transmis par lui, sera suivi par l'ouvrier de la onzième heure.

> Que vous dirai-je de moi, mon bon Père, écrit-il encore ? Je suis toujours dans l'incertitude, mais c'est une incertitude pleine de paix et de confiance. J'attends simplement que le Seigneur me dise : « Lève-toi et viens », et il me semble que je suis prêt à lui obéir (16 mars 1914).

Déjà, un vieux prêtre, dévoué, plein d'expérience, le curé de sa paroisse, lui a déclaré : « Écoutez, je ne prendrais pas la responsabilité de vous détourner de votre carrière actuelle et de vous donner des conseils aussi fermes si je ne sentais jusqu'au fond de l'âme que vous êtes appelé à un autre état que l'état militaire. Je vois en vous des marques de vocation certaines, et c'est ce qui me donne le droit de vous parler ainsi. » Et Psichari avoue : « Plus d'une fois j'ai ressenti en moi l'appel de Dieu et même l'appel précis de saint Dominique... Mais des difficultés interieures et extérieures me font parfois douter des intentions de la Providence. » Au premier rang, la peine immense qu'il causerait à sa mère. Indice que sa vocation est de rester, provisoirement du moins, dans le clergé séculier, pensent certains prêtres, qu'inspire le désir charitable de moins éloigner le fils aimé de sa mère.

Sur leurs conseils, et quelque peu embarrassé, Psichari

(1) Lettre au P. Clérissac, le 8 février 1914.

va à Issy. Il ne cache pas son sentiment au Supérieur, l'abbé Tanquerey : « ... Jusqu'alors je ne m'étais jamais senti d'attirance pour Saint-Sulpice, mais j'étais lié par les liens du cœur les plus solides à l'ordre de Saint-Dominique... » Pendant qu'il visite le séminaire :

> Je sentais grandir en moi, a-t-il écrit, mon attachement pour l'Ordre, et il me semblait vraiment que mon cœur était fixé à tout jamais. Les raisons de convenance humaine que mon bon curé m'a indiquées doivent-elles prévaloir contre un goût intérieur si vif ? Le bon Dieu se chargera bien de me le dire clairement un jour (au R. P. Clérissac, le 16 mars 1914).

Il n'aspire pas au silence du cloître parce que la vie séculière lui paraît en soi insuffisante. Cette pensée orgueilleuse et fausse ne l'effleure pas. Il va vers saint Dominique par un attrait naturel et surnaturel, les circonstances le favorisant, mais sans l'ombre d'une mésestime à l'égard du clergé séculier. Bien au contraire, la connaissance qu'il en a ne suscite en lui que de l'admiration. Il écrit en effet :

> Et que dire de notre clergé ? Beaucoup de catholiques, — et non des moindres, — trouvent bon de faire la moue lorsque l'on parle de nos prêtres, des prêtres de Jésus-Christ. Il faudra que je dise un jour ce que, vous autres, vous ne pouvez pas dire. Il faudra que je dise, si Dieu m'en donne la force, que ce clergé est admirable, qu'il est pénétré des plus mâles vertus chrétiennes, qu'il est plus grand peut-être qu'il n'a jamais été. Au village — comme à la ville — le presbytère est le seul endroit où se réfugie l'intelligence, car je n'appelle pas de ce nom la pauvre intelligence dépravée des intellectuels, le seul endroit où il y ait vraiment de la vie, le seul où l'on soit assuré de trouver toujours non seulement des hommes de cœur, mais des hommes ayant la plus fine compréhension de toutes choses, le sens plus droit, la raison plus déliée. On dit qu'il n'y a plus de saints aujourd'hui. Ah ! si l'Église me le permettait, je dirais bien qu'il y en a encore et où ils sont (à l'abbé Tournebise, le 12 octobre 1913).

S'il se dirige vers la vie religieuse, c'est uniquement par vocation.

Celui qu'il nomme son « père spirituel », le P. Clérissac, peut seul donner avec compétence et autorité la réponse attendue. Il se prononce enfin : Dieu appelle Ernest Psichari dans l'Ordre de Saint-Dominique. Celui qui fut aussi le confident de l'âme du Centurion, mais qui s'abstint par discrétion de dire la parole décisive, a partagé la même conviction que le P. Clérissac. Aujourd'hui encore, son jugement est aussi net et aussi catégorique qu'aux jours où il causait en tête à tête avec cet homme jeune et grave, généreux et calme, qui l'interrogeait avidement sur les Épîtres de saint Paul et sur sa vocation personnelle.

Ce qui incite les Pères à se prononcer ainsi, ce n'est pas, précision nécessaire, hélas ! la vaine gloriole d'attirer dans leur Ordre le petit-fils de Renan, pour l'opposer au grand-père renégat. Ce diptyque éloquent ne suffit pas à séduire des Frères Prêcheurs, s'ils sont pourvus d'un peu de prudence. Qu'adviendrait-il si, dénué des qualités foncières indispensables, le nouveau converti remettait ses pas dans les pas du grand-père ? Non ! la vigilance et la censure d'un enthousiasme trop facile s'imposent plus que jamais.

Il est vrai, de certaines invites plus ou moins indiscrètes ne sont pas épargnées à Ernest Psichari ; toutefois il ne subit aucune pression morale. Il est homme, du reste, à s'en indigner, ou à sourire, plutôt qu'à les suivre. Quant au choix de l'Ordre de Saint-Dominique, guidé par des circonstances providentielles, c'est lui qui en a l'initiative. Six mois avant son admission au Tiers-Ordre, qui l'introduit dans « la grande famille à laquelle je pleure d'appartenir », voici les humbles et admirables sentiments qui l'animent :

> Je n'ai pas besoin de vous dire, mon cher Père, que je n'ai de pensée que pour la grande affaire au sujet de laquelle vous avez bien voulu me dire un mot d'espoir. De

tout mon cœur — je vous le dis devant Dieu — je me sens appelé par le bienheureux Père au service duquel je brûle de consacrer ma vie dans toute la mesure de mon infirmité. Mais je sens aussi tout ce qui reste en moi du vieil homme à dépouiller, je sais tous les progrès qui me restent à accomplir, et je suis donc décidé à attendre aussi longtemps que vous me le direz, dans l'étude et l'effort intérieur, le jour où je serai digne de posséder l'unique bonheur qui me reste à désirer sur la terre. Dès maintenant, mon cher Père, je n'ai, — vous le savez, — de prières que pour l'Ordre glorieux à qui je dois tout, puisque Dieu a voulu qu'il fût l'instrument de mon salut, et c'est une joie si grande pour moi d'être ainsi désormais uni à vous, qu'elle suffit à me donner la force d'attendre patiemment vos ordres (au P. Clérissac, le 11 avril 1913).

Il demande lui-même, ensuite, à appartenir à l'ordre des clercs. Et ce n'est que peu de semaines avant sa mort qu'il reçoit la réponse souhaitée, nette et affirmative. Pour plus de sécurité encore, il est convenu qu'avant d'entrer au noviciat il fera à Rome des études philosophiques et théologiques. Mais Dieu a parlé, la décision est prise.

***

Ernest Psichari présente, en effet, les signes les plus sûrs d'une vocation dominicaine vraie. L'idéal de l'Ordre, tel qu'il le comprend, est élevé et juste; il ne s'éprend pas d'un rêve.

Lorsqu'il prépare le *Voyage du Centurion*, il veut faire, selon son expression, un « livre vraiment dominicain ». Or voici comment il le conçoit :

Puissé-je éviter les marais pestilentiels de la psychologie, être pleinement dégagé de cette mièvrerie des modernes que je hais de plus en plus, rester enfin dans le constant déni de la pure intelligence... ; le dernier, le plus infime des serviteurs de saint Dominique ne peut-il, par une prière continue, obtenir cet esprit de foi et de vérité, et

surtout ce véritable esprit d'apostolat qui fait considérer, à chaque phrase que l'on écrit, l'utilité spirituelle plutôt que la vaine beauté de l'art ?

Ces mots ne retracent-ils pas déjà (de la couleur, non de la nuance) quelques-uns des caractères de l'esprit dominicain ? Leur auteur se place également, pour construire son œuvre, dans les dispositions morales qu'inspire directement la spiritualité de l'Ordre. Il la comprend et l'adapte à son cas si bien, qu'il serait malaisé de l'exprimer mieux qu'il ne le fait :

> Il m'a semblé, écrit-il, qu'il serait possible, en priant le Saint-Esprit, et en lui demandant avec une humble insistance le véritable esprit de foi, de traiter l'éternel et grand sujet du retour à Jésus-Christ d'une façon plus large, plus impersonnelle, plus classique en un mot..., et je me suis mis résolument à la tâche, après avoir essayé de m'imprégner de cette force souveraine, de cette large adhésion à Dieu, de cette santé morale et spirituelle qui caractérisent, à mon sens, notre Ordre bien-aimé, et qui d'ailleurs conviennent si bien à une âme de soldat (au P. Augier, le 25 janvier 1914).

Il aperçoit, et ne laisse pas d'estimer à leur prix, l'aspect dogmatique de notre spiritualité et l'aspect doctrinal de notre apostolat. Il le précise, dans une lettre au P. Clérissac, le 18 mai 1913 :

> Je pense que vous avez mis une intention dans le fait de me faire parvenir cette lettre en ce jour de la Sainte Trinité, qui est une fête particulièrement dominicaine, puisqu'elle est, je crois, la fête des novices. Croyez bien que j'ai compris cette intention, et que j'ai prié avec plus d'ardeur que jamais pour l'Ordre qui, de toute évidence, sauve la France en ce moment, et auquel, vous le savez, appartient déjà tout mon cœur. Après avoir lu les grandioses et sereines prières de ce jour, je ne pouvais m'empêcher de penser à cette grandeur inouïe d'avoir choisi parmi toutes les fêtes chrétiennes celle du dogme le plus céleste qui soit, celle

des Trois Personnes Divines, pour en faire plus spécialement la fête du noviciat dominicain. Il me semble que cette pensée m'a fait mieux comprendre ce que vous êtes et qu'elle m'a aidé à vous aimer davantage, si c'est possible.

Ce que nous retenons du monde extérieur nous renseigne souvent sur nous-mêmes, sur nos désirs et nos dégoûts. Ce qui frappe Psichari lors d'une visite dans un couvent d'études, il le dit dans une lettre au Prieur qui l'a reçu :

Mon cher Père, ce qu'on voit chez vous est si beau qu'on en demeure blessé pour la vie. Quelle grâce victorieuse et sereine ! Quelles belles âmes faites de pureté et de candeur ! Quelle foi véritable, toute nourrie de lumière éternelle ! Ce que j'admire le plus peut-être, c'est comme vous savez, par la grâce de saint Dominique, éviter cet écueil ordinaire qu'est le repliement sur soi-même, l'abus de l'observation intérieure et ainsi, en quelque manière, la connaissance de soi-même — enfin l'attachement aux choses humaines quelles qu'elles soient. Il me semble que, là-bas, on vit dans cette clarté immatérielle où il n'y a plus que le Père et le Fils, et leur mutuel amour, le Saint-Esprit, dans cette région de l'Intelligence surnaturelle qui est vraiment l'annonce et la promesse de la vision béatifique.

Une telle harmonie entre l'esprit de l'Ordre et l'idéal de son âme, à laquelle il faut ajouter le contact qu'il eut avec plusieurs religieux dominicains, suscite en lui un attachement de plus en plus profond aux fils de saint Dominique.

En tête de ses lettres, il dessine au pied d'une petite croix l'initiale de Dominique.

Je désire ardemment, écrit-il au P. Clérissac le 9 mars 1913, un mois après sa première communion, que vous et votre Ordre glorieux, persécuté, abaissé et proscrit dans le siècle, soit de nouveau exalté, que vous trouviez le bonheur dans le ciel, comme vous l'avez déjà dans l'âme...

Lié à l'Ordre par la gratitude, qu'il manifeste humblement, il veut encore s'unir à lui par la prière :

> Il est de toute certitude que je dois à l'intercession de saint Dominique le renouvellement de mon âme, que j'ai si bien senti il y a quelques jours. Car il a coïncidé à peu près avec le moment où vous m'avez permis, pour mon éternel bonheur, de dire l'Office de l'Ordre, et de m'unir ainsi à vos prières (au P. Clérissac, 18 mai 1913).

Il prie « pour l'Ordre bien-aimé à qui je dois tout après Dieu » (8 février 1913). « Je prie pour l'Ordre, dont je désirerais tant être un jour le bien humble et bien indigne serviteur » (au P. Clérissac, 9 juin 1913). Le même désir se manifeste, encore plus émouvant, après son entrée dans le Tiers-Ordre. Voici en quels termes il répond au P. Barge, qui lui a offert l'accueil de *La Revue des Jeunes* :

> Cette revue m'est chère, comme tout ce qui touche à l'Ordre de Saint-Dominique, et ce serait pour moi un grand honneur que d'en être, non plus seulement l'ami, mais le modeste collaborateur... je ne veux pas que vous ignoriez les liens qui m'unissent à saint Dominique depuis le 19 octobre, c'est-à-dire depuis juste un mois. Ce jour-là, à Rijckholt, j'ai reçu avec des pleurs de reconnaissance le signe de fraternité qui m'unit à tout jamais aux grâces de l'Ordre pour qui je donnerais très volontiers mon sang et ma vie, s'il plaisait à Dieu d'accepter cette offrande.

Le séjour qu'il fit en ce couvent d'études accrut encore son attachement à l'Ordre; son sentiment devint dès lors tout filial. Deux mois après son départ, il témoigne de sa fidélité :

> ... Le temps ne paraît guère à qui vit dans le souvenir, et... vraiment, je n'ai pas cessé d'être avec vous durant ce temps. Que font-ils à cette heure, quel office disent-ils, pendant que moi je prépare une leçon sur le tir de côte, ou que je surveille le pansage de mon cheval ? Voilà les questions que je me pose à tout instant, et vous devinez de

quelles reconnaissantes pensées, de quels mouvements du cœur elles s'accompagnent !... (Au P. Augier, le 20 novembre 1913.)

Ne se considère-t-il pas déjà comme un membre de la communauté, lorsqu'il s'adresse au Prieur nouvellement réélu ? « Il faut, mon Père, que je vous dise ma joie de vous savoir encore à la tête de *notre* beau couvent... » (au P. Barnabé Augier, le 25 janvier 1914). — « Ardemment je prie saint Dominique pour obtenir le véritable esprit de l'Ordre » (au P. Clérissac, le 30 janvier 1914).

Ceux qui ne connaissent Psichari qu'en surface peuvent croire que de telles marques d'attachement ne dépassent pas le domaine purement affectif. Sensible, aimant, délicat, il s'émeut au moindre témoignage d'estime et d'amitié. Il en éprouve une gratitude qui l'incite à se donner tout entier, en retour, et à laisser soupçonner, sans calcul, à chacun de ses correspondants, qu'il n'appartient qu'à lui. A vrai dire, il en va tout autrement.

L'affection de Psichari pour l'Ordre de Saint-Dominique, son esprit, ses prières, se traduit par des actes, par sa persévérance dans un style de vie austère et quasi monastique, tout en restant humain et agréable pour l'entourage, style dominicain dans un cadre séculier.

Il récite tout l'office du jour, « notre cher Diurnal », et le Rosaire en entier, aux heures prévues dans son programme quotidien.

Que deviendrais-je, écrit-il en novembre 1913, si je n'avais la divine consolation du cher petit livre noir, celle surtout du Rosaire que je ne peux plus me dispenser de dire en entier tous les jours et dont la souveraine vertu me plonge dans des abîmes sans cesse renouvelés d'adoration et de gratitude.

Il écrit de petites et admirables méditations sur les cinq mystères joyeux; le temps lui manquera pour achever la quinzaine. Il mourra, son chapelet au poignet.

A la prière, il joint le culte du Saint-Sacrement. Il médite sur le saint Sacrifice de la messe avec amour et adoration. Une dévotion ardente le pousse à recevoir l'Eucharistie chaque matin, même au prix des efforts les plus pénibles. Un jour de manœuvres, après une marche à pied de vingt-quatre kilomètres, il arrive dans un village, vers midi; il demande aussitôt au curé la sainte communion : il était resté à jeun dans cette intention. Il attend tout des sacrements, la charité et la force, la vie et la foi. Aller à la foi par les sacrements. Conception parfaitement juste, mais combien peu commune de nos jours, même dans le monde catholique. Comme il a raison d'écrire :

> Je crois bien que c'est lorsqu'on est le plus abattu que l'on doit désirer avec le plus d'amour l'eucharistie, et quant à moi, c'est à ces heures-là que je me tourne avec le plus de confiance vers le Maître, à qui je suis désormais (au P. Clérissac, le 3 mars 1913).

Le *Voyage du Centurion* s'achève sur une profession de foi eucharistique :

> Ah ! heureux et bienheureux ceux qui, par la grâce des sacrements, ont pénétré dans les jardins de l'intelligence surnaturelle. Heureux et bienheureux ceux qui reposent dans le cœur de leur Dieu et qui se réchauffent à sa vivante chaleur; heureux, à jamais heureux, ceux pour qui tout le ciel est dans la petite hostie, à la contenance exacte de Jésus-Christ.

Cette ferveur sacramentelle est un signe que Psichari est sincèrement humble, et à cause de cela voué par Dieu à une sainteté très haute. En outre, elle atteste la solidité de ses idées religieuses. Ce n'est pas le moindre enseignement de cette vie, si précieux pour nos âmes trempées de scepticisme et d'orgueil, que cette soumission à la matière sensible choisie par Dieu pour nous communiquer sa grâce.

La communion eucharistique, hélas ! ne dure qu'un instant. Mais, au Dieu dont il reçoit l'Humanité sainte, Psichari s'unit, de façon permanente, par les vertus théologales de foi, d'espérance et de charité. Il a pour celles-ci une prédilection caractéristique.

> Je le dis devant Dieu, mon seul désir sur cette terre est d'avoir la foi, l'espérance, la charité des saints, mon seul désir est de mourir pour le nom adoré de Notre-Seigneur, s'il veut bien de nous pour ses martyrs. Mon seul désir et ma seule pensée sont le paradis (journal intime, 30 mai 1914).

Par ces trois vertus, qui viennent immédiatement de Dieu, il s'élève directement à leur Auteur, jusqu'au point d'adhérer à Dieu même, de vivre réellement en fils de Dieu, possédant en soi une participation à la vie propre de la Trinité.

A l'image de sa piété, sage et virile, dominicaine, il organise son existence matérielle, qui évoque un peu celle d'un moine.

Il comprend l'efficacité bienfaisante du dénuement matériel volontaire, qu'il soit accepté comme un fait inéluctable ou recherché comme un moyen facultatif :

> C'est un désir simple en apparence, que celui de vivre dans le labeur et dans la pauvreté, et pourtant bien peu d'hommes le possèdent vraiment. Tous les maîtres de la vie spirituelle l'ont dit, et notre conscience nous le dit à son tour : il n'est pas de progrès intérieur sans le travail et sans la pauvreté. J'espère montrer un jour que, si une âme fine a beaucoup de chances pour conquérir dans le désert des richesses spirituelles inestimables, ces dons ne sont dus qu'à l'extrême dénuement matériel où l'on est forcé d'y vivre et à l'observance exacte de la loi du travail que l'on y pratique.

La pauvreté volontaire vaut surtout par l'esprit qui l'anime. Dans cette même lettre à sa jeune sœur Corrie, le 16 août 1913, il s'élève jusqu'à l'idée d'un dépouillement

plus profond, personnel, au profit d'une pensée qui n'est pas de ce monde. « Ceux qui sacrifient leur bien-être à une pensée plus haute sont heureux véritablement », lui avait écrit sa sœur.

> Comme tu as raison, lui répond-il. Oui, véritablement heureux, et d'un bonheur que nul ne peut leur enlever, d'un bonheur qui n'a rien de comparable avec aucun autre bonheur humain, sont ceux qui sacrifient, non seulement leur bien-être, mais je dirais même leur *être*, ceux qui dépouillent leur pauvre personnalité humaine pour s'absorber dans une pensée pourvu qu'elle soit plus grande que le monde.

Et cette pensée plus grande que le monde, il l'a trouvée. Il l'a trouvée en lui, à la fois transcendante et immanente. C'est plus qu'une pensée d'homme, c'est une présence amoureuse : la présence de la Très Sainte Trinité dans une âme en état de grâce. Il vit dans « cette clarté immatérielle où il n'y a plus que le Père et le Fils, et leur mutuel amour, le Saint-Esprit, dans cette région de l'Intelligence surnaturelle qui est vraiment l'annonce et la promesse de la vision béatifique ». Lumière divine qu'il implore pour accomplir plus dignement son ministère sacré d'écrivain.

> Ah ! c'est un royal sacerdoce que celui de la plume, « regale sacerdotium », mais qu'il est aussi redoutable, et qu'il serait même impossible à exercer dignement si, à tout moment, l'on ne recourait à la Très Sainte Trinité, notre unique refuge ! (A Paul Bourget, mai 1913.)

Que d'allusions à ce mystère dans ses lettres, dans ses conversations ! Oui, la Trinité habite en lui.

Elle insuffle dans son âme naturellement généreuse de véhéments désirs de conquête religieuse, tout pénétrés de discrète sagesse, d'humilité et de prière. Il semble s'inspirer dans son apostolat, par la parole et par la plume, de la devise même de l'Ordre des Prêcheurs :

Contemplata aliis tradere. Un mois après sa première communion, il décrit cet idéal de perfection personnelle florissant en œuvres apostoliques, et il s'engage à y tendre de toutes ses forces :

> Je veux de tout mon cœur m'élever de plus en plus vers l'Agneau divin dont mes yeux ne peuvent plus se détacher, n'avoir point d'autre pensée, jusque dans les actions les plus ordinaires, que la Croix du Sauveur, et m'efforcer enfin, sans vaine présomption ni orgueil, vers la parfaite charité. Que chaque heure soit employée à faire le bien, de quelque façon que ce soit, que chaque instant soit imprégné de suavité et de force chrétienne, et dégagé définitivement de toute mesquinerie, de toute lâcheté, voilà le programme que je me trace en ce beau dimanche dont la liturgie est si propre à exalter notre amour (au P. Clérissac, le 9 mars 1913).

Il va à l'action en contemplatif. « Si nous voulons faire des œuvres d'amour, écrit-il, ce n'est plus la tâche de Marthe qui est la nôtre, mais bien celle de Marie (à Robert Vallery-Radot, 21 janvier 1914). »

L'idéal dominicain non seulement juge, mais régit la conduite du Centurion. Sa vie extérieure, comme sa piété, paraît en être un pur reflet. Son intelligence aussi, peu à peu, se pénètre de la pensée de l'Ordre. Psichari ne connaît pas directement le Docteur angélique; mais les idées thomistes ne lui sont pas étrangères, grâce à ses conversations avec un ou deux amis et avec les Pères dominicains. Il subit la séduction de cette vision du monde, centrée en Dieu, où toutes les choses prennent leurs proportions exactes : *per ipsum, et cum ipso, et in ipso.* Saint Thomas l'attire, précisément parce qu'il n'est pas un constructeur de système, mais, « visionnaire du réel », un théologien objectif qui regarde les choses avec le regard même de Dieu qui les a créées et qui s'est révélé lui-même, c'est-à-dire parce qu'il les contemple avec une raison illuminée par la foi et par les dons d'intelligence et de sagesse.

Après quelques mois seulement de pratique religieuse, une si parfaite compréhension de l'idéal chrétien, sous sa forme dominicaine, à la fois complexe et synthétique, ne laisse pas de surprendre, d'étonner même les Pères à qui il découvre son âme. Il faut bien se rendre à l'évidence : Dieu l'appelle. Son désir, illuminé par une vision si forte, pénétré d'une humilité craintive et surtout de charité, s'apaise dans l'assurance que lui donne une parole aimée et autorisée. Pour le Centurion, un appel vaut un ordre. Il va répondre, il avance...

*
* *

Mais la mort l'a saisi. Sera-t-il excessif de croire que, si la mort ne l'en avait dispensé, il aurait consommé le grand renoncement que paraissait être son entrée dans l'Ordre dominicain ? Comment supposer qu'un Psichari aurait reculé à l'heure du sacrifice ? Sacrifice, renoncement ? Si l'on veut ! Mais il serait aussi vrai de dire : ascension, anoblissement. Ce n'est pas l'idée de sacrifice qui eût arrêté le Centurion et l'idée d'ascension l'eût entraîné. Mais des obstacles considérables se dressent sur sa route.

> Parmi ces difficultés, écrit-il le 16 mars 1914 au P. Clérissac, une des plus grandes est certes la peine immense que ma décision causerait à ma mère et l'obligation où je serais de vivre loin d'elle... Je vous dirais que chez ma mère j'ai essayé de laisser entrevoir, avec une grande prudence, un changement possible de mon existence, et je dois avouer que cette expérience a été désastreuse. Maman est plus effrayée que jamais de voir le cours que prennent mes pensées, et elle m'a même tenu des propos qui ne sont pas du tout dans sa manière de penser habituelle, ce qui me laisse supposer qu'elle redoute quelque événement.

Lors de sa conversion au catholicisme, la même difficulté s'est présentée. Elle a été surmontée avec bonheur.

Un jour qu'il est seul avec sa mère, il lui confie, avec une délicate douceur, qu'il vient de faire sa première communion. « ... Peut-être cela va te contrarier... — Mais au contraire, tu as eu raison, puisque tu croyais devoir le faire... » Puis, Mme Psichari va chercher, et remet à son fils, la petite croix d'or de son baptême. Ernest la reçoit à genoux, en baisant les mains de sa mère. Quelque temps après, il lui décrit ses pratiques religieuses.

> Elle sait maintenant ma nouvelle vie, écrit-il au P. Clérissac en mars 1913, et elle a accueilli mes confidences avec tant de sérénité et de vraie tendresse que je ne désespère pas de la voir marcher un jour avec moi vers la seule lumière qui soit. Mais la route sera longue, et j'ai peur que les forces ne me manquent. Ah ! si je pouvais avoir le don de persuasion, si je savais dire ce qu'il faut, si j'avais les dons de la raison à côté de ceux de la foi. Mais Dieu me fait payer, dans sa parfaite sagesse, ces longues années de jachère spirituelle et d'aveulissement où j'ai vécu loin de Lui.

Mme Noémi Psichari, esprit supérieur, cœur très noble, avait accepté, en dépit de sa tristesse, une première fois, l'entrée de son fils dans l'armée, puis sa conversion. Elle comprendrait enfin sa marche logique à la découverte de l'ordre intégral. Elle en ressentirait un immense chagrin, son fils aussi, mais elle apprendrait vite par l'expérience qu'un cœur sacerdotal n'est pas un cœur perdu pour une mère et que l'appartenance à Dieu purifie et grandit l'amour.

De son côté, lorsque Psichari parle au P. Clérissac de son « expérience désastreuse », son amour filial, si légitime et si nécessaire à sa chère maman, l'incite-t-il à se reprendre à Dieu ? Nullement. Il continue :

> Qu'adviendra-t-il de tout cela ? Dieu le sait. Ce qui me paraît vraiment insupportable, c'est de continuer cette existence d'oubli et de reniement qui est la mienne. Cette

pensée, je l'ai plus vivement que jamais, en ce temps de Carême, qui devrait être un temps de pénitence, et qui, hélas !... Il faudra pourtant un jour que cela change, car Dieu ne se lasserait-il point à la fin de tout donner sans rien recevoir ? (16 mars 1914.)

Ce n'était pas une considération humaine qui eût arrêté cette âme loyale et généreuse. Elle l'eût d'autant moins arrêté que sa foi très pénétrante lui laissait pressentir qu'il serait plus aimant encore et plus près de sa mère en devenant prêtre et même moine qu'en restant officier.

Mais le sacerdoce ne l'obligera-t-il pas à arracher de son cœur d'autres affections profondes ? D'une sensibilité avide et magnanime, il est voué aux charmes et aux douleurs de l'amitié. L'une de ces amitiés a exercé sur les événements de sa vie la plus grande influence. Voici l'un des aspects les plus émouvants de cette vie, et où Psichari peut-être nous apparaît à la fois le plus humain et le plus héroïque. Pourquoi voiler ces sentiments qui s'épanouissent dans une charité surnaturelle, pleine d'ardente tendresse ?

Depuis que les malheurs et une même foi les ont réunis, par des liens très purs, une correspondance brûlante s'établit entre Ernest et son amie. Elle lui écrit :

Voici bien des années, tandis que j'appelais un frère, un ami, votre nom a jailli de mes lèvres, et je sentais que je ne pourrais vous aimer que quand Dieu vous donnerait à moi. Ah ! quel Père que le nôtre ! Aussi je ne cesse de le mendier, de le presser de tendres prières...

Intimité exquise! Mais les nuances ne sont pas tout à fait les mêmes, à cette date, de part et d'autre. Pensant à celle qu'il a aimée depuis sa prime jeunesse, il écrit, quelques mois avant sa mort, dans son journal intime :

Je ne peux que prier de loin pour vous, ma chère sœur en Jésus-Christ. Mais je vous sens plus proche de moi que

jamais, et vous êtes toujours dans cette grande place où je vous ai mise dans mon cœur, voici plus de douze ans...

C'est un dialogue admirable que l'on pourrait composer par des citations alternées... Psichari n'aura-t-il connu cette femme qu'afin de souffrir par elle et de la sacrifier lorsqu'il eût acquis son amour? Répète-t-il à sa manière la plainte du prédestiné :

Que vous ai-je donc fait pour être votre élu ?

Malgré tout, le monde dont elle est, il a l'impression de ne plus y vivre. Une sensibilité exigeante, quand on en a conscience, a toujours chance d'atténuer la sévérité trop rigoureuse du jugement. C'est peut-être ce qui sauva Psichari des outrances de l'absolutisme intellectuel et volontaire. De sages raisons l'invitent à ne pas trancher, d'une main rude et indélicate, des liens qui les retiennent déjà par eux-mêmes au-dessus du niveau commun des hommes. Leur avenir à eux deux les dépasse. Le projet de mariage, entrevu un moment, est abandonné. L'union n'en est que plus sublime. Dieu en est le centre : « ma chère sœur en Jésus-Christ », écrit-il. Leur affection demeure une source de joie sans repentir, acquise pour l'éternité : d'une affection si parfaite, rien ne devrait mourir. Seul l'élément matériel du rêve disparaît, le mirage d'un bonheur humain s'évanouit, le saint amour subsiste. Les moines gardent de leur passé tout ce qui est beau et pur. Aussi la charité d'Ernest Psichari lui inspire encore de tendres paroles, jusqu'au seuil du cloître, pour ne pas endolorir inutilement une âme, que Dieu habite et sanctifie. Une fois prononcés les mots nécessaires, il souffre sans doute d'une poignante douleur, mais il ne se dément plus. La grâce de Dieu, l'attrait du sacrifice total, la paix austère de la vie monastique l'entraînent, avec une force inexorable et douce, et lui donnent l'énergie de quitter ce qui passe pour aller à ce qui demeure.

Mais sa vie n'est plus disponible. Voici presque dix ans, la discipline militaire lui a redonné le sens de l'ordre et, une à une, la foi dans toutes les traditions de la France. Pourquoi se soustraire aujourd'hui aux obligations dans lesquelles il s'est librement et joyeusement engagé? La perfection chrétienne n'est pas impossible sous l'uniforme. L'amour et la fierté de son noble métier ne le retiendront-ils pas dans l'armée? Dans les premiers jours qui suivirent sa conversion, signe qu'il n'y a pas eu « d'emballement » juvénile, il envisage ainsi l'avenir :

> Quoi que je fasse, ma vie ne peut plus être orientée que vers la face de Dieu. Je crois qu'il me demande en ce moment de continuer à servir la France qu'il aime tant, et à rester dans l'armée qui a bien besoin de soldats chrétiens. Mais je ne veux pas vivre autrement que pour la gloire de notre Père des Cieux, et c'est un soldat du Christ que j'ambitionne d'être, *miles Christi* (au P. Clérissac, 29 février 1913).

Peu à peu, cependant, il s'habitue à l'idée d'une vocation plus haute et définitive. L'état militaire est transitoire, et il n'est pas totalement synthétique. Au contraire , la vie contemplative, celle qu'inaugure sur terre le moine dominicain, rassemble dans une unité parfaite toutes les tendances humaines supérieures et achemine sans rupture essentielle à l'éternité. Le goût de l'absolu, qui caractérise Ernest Psichari, le conduit à préférer à une vocation relative, qu'il ne cessera d'estimer, cette vocation souveraine, dès lors que son humilité s'incline devant la certitude que c'est Dieu qui l'appelle. Tout donné à Dieu, spontanément porté vers le bien infini, en suivant sa vocation religieuse, Psichari réalise les aspirations foncières de sa nature et efface les difformités de surface qui le défiguraient dans son passé. En se perdant en Dieu, il se trouve. « Je ne puis douter, déclare le P. Barnabé Augier, de sa résolution de faire ce

que Dieu lui demande, sans aucune autre considération, et sans regret... » Claudel a prêté ces paroles au Centurion :

« L'uniforme, je me retrouve dedans encore trop, et qu'est-ce que ces galons viennent faire sur ma manche ?
« C'est le capuchon qu'il me faut par-dessus la tête pour m'y perdre et le froc profond de laine blanche. »

L'âme de Psichari était insatiable, il est vrai, mais déjà assez éclairée par l'expérience. L'inapaisement de ses désirs, même après son entrée dans l'Ordre, durerait, et autant que sa vie terrestre : il le savait bien. Comme tant d'autres, même sous la loi dominicaine, il aurait gardé son inquiétude, il serait resté le pèlerin insatisfait... « Il est naturel qu'un chrétien soit joyeux, note-t-il dans son journal intime le 10 avril, mais cette joie est pesante, c'est une joie triste. Que serait un chrétien satisfait de lui ? Cela est bon pour un bourgeois, non pour un pauvre qui mendie Jésus-Christ... C'est une route malaisée et peineuse, celle du chrétien altéré de sainteté et toujours déçu dans ses rêves trop beaux... » Psichari n'entretient pas d'illusion sur ce point. Il ne s'accommodera pas d'une modération faite de lassitude. Ce n'est pas la béatitude qu'il vient chercher dans le cloître, — encore qu'il s'y trouve plus de joie qu'ailleurs, au centuple, — mais seulement son plus sûr chemin.

*
* *

Oui ! Quelle surprise de voir tant de christianisme, après une conversion si proche! Le secret de cette perfection rapide, peut-être consiste-t-il en ceci que, aussitôt qu'il fut chrétien, Ernest Psichari connut une vie eucharistique intense. Le Sacrement nourrit et fortifia son âme. Le sacrifice l'exalta et l'entraîna. Le Sacrement le récompensa du sacrifice. L'un et l'autre le marquèrent pour la vocation sacerdotale et religieuse.

Toutes les difficultés intellectuelles et sentimentales s'évaporèrent au soleil eucharistique comme un acide en plein air. Aux Pères qui lui parlaient, il n'opposait aucune résistance. Leurs paroles tombaient en son âme comme dans celle d'un novice avide et docile. Sa foi humble et vive rendait à son esprit la pureté et la sensibilité d'un regard d'enfant.

Il a connu les amitiés ardentes et pures, les salons les plus distingués, les randonnées méditatives dans les déserts, les aventures prestigieuses, l'effort captivant de la colonisation, les succès littéraires... Moins d'un an avant sa mort, une révélation nouvelle éclipse tout. Il est préparé à l'accueillir. Son voyage à Rijckholt lui découvre une autre vie, et cette vision dès lors ne cesse de l'accompagner dans ses pèlerinages et de l'exhorter vers l'idéal sublime où Dieu l'appelle et l'attend. « Mon cher Père, écrit-il au Prieur, ce qu'on voit chez vous est si beau qu'on en demeure blessé pour la vie. »

R. P. Irénée Chevalier, O. P.

TEXTES ANCIENS

Madame Thérèse de Bavoz

Abbesse de Pradines
(1768-1838)

PENSÉES SPIRITUELLES

Le nom de la Mère Thérèse de Bavoz appartient à l'histoire de la Restauration bénédictine : après la Révolution elle fut le chaînon vivant qui relia l'Ordre Bénédictin du XIX^e^ siècle aux grandes abbayes du passé.

Thérèse de Bavoz est née en 1768 dans une famille très chrétienne de la noblesse de Savoie. En 1784, elle entre à l'abbaye Saint-Pierre de Lyon, une des sept grandes abbayes royales de l'ancien régime, une des plus régulières de l'époque. Elle y reçoit à la prise d'habit le nom de Sœur de Saint-Placide et fait profession en 1786. Jusqu'en 1792, elle y vit pleinement la grande vie bénédictine. Mais la Révolution disperse les Moniales. La Savoie, dont elle est originaire, n'étant pas française à cette époque, le calme y règne, la famille l'appelle. Elle préfère rester fidèle à sa vocation religieuse, vivre cachée à Lyon, très pauvrement, du travail de ses mains. En 1794, elle est arrêtée, emprisonnée, portée sur la liste d'exécution. Mais la chute de Robespierre lui rend la liberté. Sa vie de pauvreté laborieuse recommence jusqu'au jour où elle fait connaissance de Dom Magdinier, un religieux Chartreux, qui groupe dans un petit village des montagnes du Lyonnais, à Sainte-Agathe, des religieuses de différents Ordres chassées de leurs monastères. Mme de Bavoz mène là, avec

ses compagnes, pendant neuf ans, une vie de très grande pauvreté, de labeur, d'austérités héroïques, de charité. — Les religieuses soignent les malades, instruisent les enfants, font pénitence pour apaiser la justice de Dieu. En 1804, devenues nombreuses, elles se fixent au château de Pradines, dans la Loire. L'autorité diocésaine impose à ces religieuses la congrégation de Saint-Charles. Mme de Bavoz est d'abord maîtresse des novices, puis supérieure. Période douloureuse de transformation lente pendant laquelle Mme de Bavoz, fidèle à sa vocation monastique mais plus encore docile au travail de la grâce et aux volontés de Dieu, prépare lentement l'éclosion de la vie bénédictine à Pradines. Peu à peu les grandes observances de la Règle de saint Benoît sont désirées de la communauté et adoptées avec sagesse. En 1818 la première profession bénédictine se célèbre à Pradines. En 1825, Pradines est érigé en abbaye et Mme de Bavoz reçoit la bénédiction abbatiale.

En 1830, les Constitutions qu'elle a faites avec toute sa connaissance des grandes traditions monastiques et l'appui de son expérience sont approuvées de Rome. Quand elle meurt, en 1838, elle a déjà restauré l'abbaye de La Rochette à Lyon et rendu à la vie l'antique abbaye de Jouarre, déserte depuis la Révolution.

Ainsi, entre ses mains, le fil précieux de la tradition ne s'est pas rompu ; son héroïque fidélité à sa profession bénédictine lui a permis de le conserver intact au travers des événements les plus contraires.

Héritière de la tradition monastique, Mme de Bavoz se présente aussi à notre vénération comme un pur modèle de la sainteté bénédictine : elle est bien par son esprit et ses vertus une vraie fille de Saint-Benoît.

Nous ne pouvons relever que quelques traits : et d'abord un profond sentiment de la grandeur et des droits de Dieu qui pénètre sa vie d'humilité, de révérence envers la majesté divine, de docilité à ses volontés. Elle est vraiment sa fidèle servante ; sa devise est « La Sainte Volonté de Dieu ». *C'est cette docilité qui, au travers des obscurités et des contradictions, lui a permis de ne jamais rompre le cours des desseins providentiels. Pour elle, ces desseins s'exprimaient surtout par la sainte Église et par ses Pasteurs auxquels elle voua*

toujours une obéissance sans bornes. L'œuvre de Dieu ne fut pas interrompue par elle, même en prison.

Mme de Bavoz alliait à une grande austérité personnelle la douceur maternelle, la discrétion du pasteur qui ménage son troupeau, désirant que « la charité soit gardée et que la mortification ne soit pas détruite ».

Une parfaite simplicité, le culte de l'esprit de famille, un cœur très chaud et très surnaturellement discipliné, achèvent de marquer sa physionomie d'une singulière ressemblance avec celle du patriarche saint Benoît.

Depuis son retour à Dieu, le 27 août 1838, bien des grâces spirituelles et temporelles ont été attribuées à son intercession.

Nous donnons ici quelques pensées extraites de ses lettres, où son esprit apparaît clairement.

De l'abandon au Père

Dieu est un Père si rempli de bonté, de sagesse et de puissance que nous ne devons pas nous inquiéter de ce qui nous regarde : laissons-le disposer de nous tout comme il lui plaira.

Tenez-vous, le plus que vous pourrez, dans une parfaite indifférence à l'égard de tout ce qu'il plaira à Dieu de faire de vous, et que cette indifférence soit établie dans une confiance toute filiale, regardant Dieu comme le meilleur des pères, qui ne saurait vouloir que ce qui vous est le plus utile et le plus avantageux.

Demeurez entre les mains de Dieu comme un petit enfant entre les bras de sa mère et dites-lui souvent avec le prophète : « Mon sort est entre vos mains. »

Plus vous vous enfoncerez dans une amoureuse confiance, plus vous ferez plaisir au cœur de notre tendre et si bon Père.

Abandonnez-vous absolument au bon plaisir de Dieu, allant au jour le jour dans un entier accomplissement de

sa divine volonté. Notre adorable Sauveur n'est venu sur la terre que pour nous montrer cette voie.

C'est un grand secret de voir toutes choses dans l'ordre de la volonté de Dieu... si nous n'avons pas cette ressource, nous nous débattons, nous nous fatiguons pour tout ce qui nous contrarie, nous ne gagnons rien, tout au contraire, nous perdons tout, où nous pourrions faire de très grands profits pour l'éternité.

De l'union à Jésus crucifié

Présentez au Père céleste les plaies de son divin Fils, mettez dans ces adorables plaies tous les défauts de votre vie, et il n'en sera plus question.

Quand nous serons dans la patrie, nous jouirons, mais dans l'exil il faut pâtir de toutes manières, et pour le corps, et pour l'esprit... Demeurez donc volontiers sur la croix à l'exemple de votre Chef qui y a persévéré jusqu'à la mort.

L'amour se nourrit de peines et de souffrances. Tous les amis de Dieu en sont favorisés plus ou moins, tous doivent être rendus conformes à Jésus-Christ; on ne parvient à s'unir à son Cœur que par la croix.

Si vous éprouvez quelque peine, placez-vous vite dans le Cœur du divin Sauveur, pour entrer le plus parfaitement possible dans ses adorables dispositions, et glorifier le Père céleste en lui et par lui.

Je demande au Sacré Cœur de Jésus qu'il vous rende participantes de cet esprit de sacrifice dans lequel il est entré dans le monde et est allé au Calvaire; ce ne sera qu'en vous pénétrant de cet esprit que vous serez capables d'accomplir les desseins de Dieu sur vous.

Jésus-Christ dans le prochain

Travaillez à vous rendre souple et maniable, tant intérieurement qu'extérieurement; soyez extrêmement affable et prévenante pour faire plaisir à Jésus, qui reçoit en chacun ce que vous faites à chacun.

Prenez l'habitude de regarder Jésus-Christ dans le prochain : ce moyen vous rendra la pratique de la charité à l'égard des caractères peu sympathiques, non seulement facile, mais douce, consolante et infiniment agréable.

Puissance de l'amour

L'amour ne vit que de sacrifices... et il nous faut subir le tranchant de son glaive séparateur, à la violence duquel nous ne devons jamais résister.

L'amour est plus fort que la mort, et les adversités quelconques ne doivent jamais éteindre ses flammes, mais les augmenter.

Je demande à Dieu qu'il augmente en nous son amour, un vrai esprit de sacrifice, qui nous porte à nous immoler sans cesse, dans les petites occasions comme dans les grandes.

Si Dieu seul n'est pas toute votre pensée et votre affection, que vous vous préoccupiez de vous-mêmes, de vos intérêts petits ou grands, vous frustreriez Dieu dans ses vues de miséricorde sur vous.

De la constance

Les vicissitudes dans la dévotion ne doivent rien changer à notre volonté. Tenons à Dieu comme le lierre à la

muraille, nous appuyant fortement sur lui et l'aimant de tout notre cœur.

Ne vous fatiguez point si votre esprit ne veut point s'appliquer à Dieu autant que vous le voudriez... il faut supporter cette privation avec humilité et résignation, et se contenter d'avoir toujours le cœur tendant à Dieu...

Avec tous nos soins, le vieil homme ne se détruira que peu à peu, et le nouveau ne s'établira qu'à mesure que le premier lui fera place. Ainsi patience pour nous comme pour les autres.

Souvenez-vous que le bien se fait peu à peu... Souvenez-vous que Dieu n'a rien précipité dans ses ouvrages et qu'Il dispose tout avec force et douceur.

Il ne me paraît pas dans l'ordre qu'en se mettant à la suite d'un Dieu pauvre et crucifié, on prétende aux aises et aux commodités.

Il ne faut pas vouloir être parfaite aussitôt qu'on l'a résolu; il en coûte nécessairement des efforts pour parvenir à la sainteté.

Croyons, à la bonne heure, que nous ne pouvons rien, c'est la pure vérité; mais ne croyons pas moins que Dieu peut tout et qu'il fera tout en nous; voilà sur quoi il faut faire des actes de foi.

Préparez-vous toujours à vos communions par une grande fidélité à tous vos devoirs : grande retenue de la langue, grande douceur, grande attention à bien faire tout pour Dieu et toujours sous ses yeux.

On ne doit jamais s'étonner des difficultés que l'on trouve en soi pour la pratique du bien; les oppositions intérieures augmentent le mérite quand on a le courage de tenir bon contre soi-même. Cette généreuse persévérance à se vaincre finit toujours par une complète victoire.

La vocation de Journaliste

Est-il possible d'être en même temps un bon journaliste et un vrai chrétien ? C'est ce qu'on peut légitimement se demander lorsqu'on envisage les conditions dans lesquelles vit la grande presse. Le journaliste vend des nouvelles; il fait commerce d'idées; il sert ses clients selon leur goût; ou bien encore, il sert de hauts et puissants seigneurs, qui lui imposent leurs lois. Il est payé pour mettre en une vive et éclatante lumière ce qui sert les intérêts d'un parti, et à masquer, à taire ce qui les gêne. Le mal qui est chez les siens, il n'en dira jamais un mot ; mais la moindre défaillance des adversaires, il la tournera en scandale. Les journaux les plus populaires sont occupés par des reportages scabreux ou des informations policières. C'est une chose curieuse que les honnêtes gens, qui sont la grande masse, aiment tant à connaître les officines du mal ; après tout, c'est une manière comme une autre de savourer les faux plaisirs sans en charger sa conscience. Le journaliste entre dans ce jeu, et il apporte chaque matin à ce public pacifique un consommé de tous les scandales de la terre. En temps électoral, il lui importe moins que jamais de dire la vérité toute vraie. Et, ce qu'on dit ici des « mauvais » journaux, on pourrait le dire, en quelque mesure, des « bons ».

La loi de la presse n'est-elle pas d'être aussi universelle dans ses informations qu'elle est partiale dans ses jugements ?

Tout cela est vrai. Mais il est plus vrai encore qu'il y a des journalistes modèles, parfaits journalistes et grands chrétiens. J'en connais dans la presse diplomatique, dans la presse parlementaire, dans la presse d'information, surtout dans la presse provinciale, qui agit si puissamment sur l'opinion. Ces bons ouvriers sont souvent ignorés du public. Et il en est qui demeurent toute leur vie aussi cachés que le comporte une profession pourtant si exposée aux regards.

Ils appartiennent à deux genres différents et qu'il ne faudrait pas mêler. Je distingue d'abord les journalistes qui écrivent dans des journaux bien caractérisés par une opinion politique. Ils le peuvent, tout en demeurant chrétiens : *in dubiis libertas*. A ceux-là, il n'est point demandé d'être sans esprit de lutte et de conquête, ni sans adversaires, ni sans passions : ils luttent par des moyens honnêtes pour ce qu'ils jugent être le meilleur dans la cité. Mais leur qualité de croyant intervient néanmoins dans ces combats. Elle les invite, elle les aide, eux qui forcément ont pris parti, à demeurer sans parti pris. A juger les opposants avec justice, à ne point user des armes basses et fielleuses, à reconnaître leurs torts, à se souvenir sans cesse qu'au-dessus des partis il y a le bien commun.

Enfin, la foi qui embrasse dans un ordre admirable des vérités en apparence contraires (grâce et liberté, humanité et divinité, communauté et soli-

tude), cette foi les dispose insensiblement à tempérer leur ardeur, à voir en quelque sorte la vérité cachée dans l'opposition. Si je suis ami de l'ordre et que je sois aussi un chrétien, je dois avoir aussi quelque sympathie pour les amis du progrès et des libertés. Et, de même, si je milite chrétiennement pour le progrès social et la démocratie, je ne puis pas ne pas comprendre que l'ordre et la hiérarchie, ayant aussi leur vertu, doivent garder leurs partisans.

Mais il est un autre journaliste chrétien qui a délibérément renoncé à se classer dans un parti et qui, à Paris et surtout en province, bataille sous le signe de la croix.

Celui-là peut donner des enseignements civiques, mais il se gardera de suggérer des conseils politiques. Il parlera de tout. Prenant son point de départ dans le fait divers, dans l'incident du jour qui capte et fascine l'attention, causant de ce fait comme il le ferait en famille et devant les siens, il en tirera de savoureuses remarques, propres à montrer sur ces points particuliers l'application des grandes lois de la vie.

Il veillera à ne jamais attiser la flamme, il ne fera descendre sur personne le feu du ciel, comme le voulaient autrefois Jacques et Jean, ces fils du tonnerre. Mais en revanche il cherchera à retrouver et à ranimer partout (même chez les ennemis du nom chrétien) la mèche qui fume encore. Avec Lacordaire, il ne visera pas tant à confondre ses adversaires qu'à s'unir à eux dans une vérité plus haute.

Ami de l'idéal, il demeurera passionné du possi-

ble. Epris d'un avenir splendide, mais plus épris encore du jour présent, qui demeure médiocre et terne.

Ecrivant à la fois pour les plus humbles et pour les plus fins, et cela tout simplement, parce qu'un style sincère est toujours noble par surcroît.

Il ne se réjouira pas de l'injustice, ce qui est la tentation de l'homme de lettres qui écrit dans les journaux de parti. Mais il se réjouira de la vérité. Il ne s'irritera pas. Il ne cherchera pas son avantage.

Il tiendra le semoir dans sa main. Il se dira : sur quarante mille exemplaires de mon article, s'il y en avait un seul qui éclaire un seul, oh! quelle récompense!

Ainsi, ce vrai journaliste ressemble au prophète des anciens temps : sous les événements fugitifs et imprévus, il lit, lui aussi, les desseins divins. Certes, il vit dans ce moment présent qu'on appelle l' « actualité ». Mais ce mot est beau pour qui sait l'entendre. L'*actuel*, pour le chrétien qui discerne le sens derrière les signes, ce n'est pas l'instantané, lequel coule et ne reviendra pas, c'est le point de jonction et de croisement où la matière, la liberté et la grâce coopèrent pour faire cette œuvre qu'on appelle l'acte. L'actuel est comme un sacrement dont les espèces sont provisoires mais dont la substance est de l'éternel. Et il n'y a pas lieu de s'étonner que le journaliste, plus qu'un autre, soit apte à vivre dans la mystérieuse présence de Dieu : l'événement n'est-il pas un mystère dont on peut dire avec Pascal que tout à la fois il cache Dieu et qu'il le manifeste ?

APOSTOLUS.

Les Pères du Sacré-Cœur en Papouasie [1]

Le R. P. André Dupeyrat, missionnaire en Papouasie (Nouvelle-Guinée anglaise) vient de publier l'histoire de cette mission, qui avait juste un demi-siècle d'existence en 1935. Ce n'est pas un de ces livres qui se résument; le contenu en est beaucoup trop riche. Claudel, ai-je lu, a qualifié cette histoire de « magnifique épopée »; ceux qui la liront à leur tour ne trouveront pas qu'il y ait là une simple hyperbole de poète.

Voici en effet une île très lointaine, difficilement abordable, presque inconnue, et qui n'avait donné que des déboires aux Blancs assez hardis pour tâcher de s'y établir. « Terre de la Promesse... jamais remplie » est un dicton courant — ou plutôt c'en était un. Tout alentour, une mer souvent déchaînée parmi les traîtres récifs de corail; en bordure, tout ce qui pourrit et fait prospérer par milliards les moustiques les plus démoniaques dans la fange des palétuviers; à l'intérieur, sous une forêt continue, où les arbres se serrent et les lianes s'enchevêtrent pour arrêter à chaque pas l'homme intrus, des chaînes de montagnes où il est difficile de trouver un espace plan de quelques mètres carrés, des montagnes de plus en plus élevées, jusqu'aux neiges éternelles, dont les bases se coupent à angle aigu, et qui font ainsi autant de gigantesques murailles à escalader. Là-dedans, des popula-

(1) André Dupeyrat, M. S. C., *Papouasie*, histoire de la mission (1885-1935), préface de S. Exc. Mgr de Boismenu, vicaire apostolique de la Papouasie, épilogue de M. Georges Goyau, de l'Académie Française ; grand in-8 de 542 pages, cartes, nombreuses photographies. Archiconfrérie de Notre-Dame du Sacré-Cœur, à Issoudun (Indre), et Éditions Dillen, 23, rue Oudinot, Paris-VII[e].

tions clairsemées et qu'on peut appeler « sauvages » sans leur faire tort, bien plus que les Noirs d'Afrique, dont les plus haut perchées en leurs villages très espacés et minuscules étaient inconnues il y a cinquante ans à celles de la côte, et qui en restaient encore à l'âge de la pierre taillée, à la chasse aux têtes et à l'anthropophagie; toutes captives du reste en toutes leurs idées et tous leurs gestes de mille impératifs superstitieux, croupissant dans l'animisme et la magie, à peu près ignorantes de ce qui est une volonté personnelle, n'ayant aucun désir de progrès quelconque, et si bas placées sur l'échelle religieuse qu'elles ont presque totalement perdu la dernière notion de « l'Être suprême » qui reste chez la plupart des races de culture arriérée. Avant l'arrivée des missionnaires du Sacré-Cœur, deux congrégations réputées ont échoué dans leur tentative de se rapprocher des « Papous », et non sans laisser la trace du martyre aux abords de cette Nouvelle-Guinée que les premières cartes géographiques désignaient comme « l'île des mauvaises gens », *isla de las malas gentes*. Les civilisés en ont bien pris possession nominalement, mais le climat infernal les attire peu; pour un but d'ailleurs très louable, les maîtres anglais et australiens de la Papouasie ont fait une loi fort restrictive concernant l'acquisition de terrains par les Blancs, afin de protéger les indigènes contre l'exploitation des aventuriers; mais les missionnaires protestants, qui se sont les premiers adjugé quelques postes sur la côte, abusent de cette juste réglementation pour se tailler des « sphères d'influence » parmi les territoires non encore occupés, et, bien que leurs arrangements n'aient pas force de loi, ils en ont, en alléguant des raisons d'ordre et de paix, imposé le respect aux administrateurs coloniaux à ce point que les mieux disposés de ceux-ci n'osent aller contre, et que ceux qui ont des préventions contre les « papistes » prêtent à ces monopolisateurs leur appui arbitraire pour empêcher les missionnaires catholiques de venir faire une concurrence. Ainsi la nature et les hommes, la barbarie et « l'ordre civilisé » conspirent pour rendre cette Nouvelle-Guinée du Sud-Est inaccessible aux apôtres de la vraie foi.

Voici d'autre part une congrégation, les Missionnaires du Sacré-Cœur d'Issoudun, qui s'est fondée pour exercer le ministère en France, et n'a préparé aucun de ses membres à l'apostolat des infidèles. Subitement, après l'abandon forcé pendant vingt-cinq ans du « Vicariat de Mélanésie » qui a

suivi l'échec sanglant des Maristes et des Pères de Milan, l'Église reporte les regards vers ces terres ingrates, qui comprennent l'« île des mauvaises gens », et elle s'adresse à cette congrégation inexperte, à l'heure même où les décrets Ferry en menacent l'existence. L'occasion étrange de cette reprise d'initiative est l'établissement illusoire de « la colonie libre de Port-Breton », une des plus fameuses escroqueries du XIX[e] siècle, qui a inspiré à Alphonse Daudet le sujet de « Port-Tarascon ». D'ailleurs le romanesque ne manquera pas dans cette histoire; seulement c'est du réel, du providentiel. Le P. Chevalier, fondateur de la congrégation, accepte par un acte splendide d'obéissance et de foi. Dire les déconvenues, les tiraillements, les déboires multipliés qui auraient dû éteindre pour toujours l'enthousiasme des nouveaux missionnaires, cela ne peut se faire en deux mots, et il faut lire le P. Dupeyrat. Enfin, après des allées et venues qui n'avaient pas découragé les pionniers, le P. Navarre décide de s'établir dans la terrible Nouvelle-Guinée. Là c'est l'opposition de la « London missionnary Society » et les prétendues « sphères d'influence » qui mettent un obstacle apparemment infranchissable. La Providence fait alors surgir une espèce de vieil écumeur de mers, Yankee-Ned, qui donne aux missionnaires le moyen de forcer une consigne d'ailleurs illégale.

Dès lors, c'est l'épopée, mais qui, pour ses héros, se présente habituellement sous la forme de difficultés quotidiennes d'un terre à terre exaspérant — et de dangers graves et continus, mais qui n'ont rien d'épique dans les apparences. Les nouveaux venus doivent tout apprendre et tout faire, les indigènes n'étant guère hommes à les aider beaucoup, et cela dans un pays sans ressources, éloigné des grandes routes maritimes, et ne communiquant qu'avec peine même avec l'Australie toute proche. Il leur faut s'improviser charpentiers, planteurs, linguistes, perceurs de routes, diplomates, comme acrobates sur les pentes verticales boisées, pacificateurs d'anthropophages, explorateurs même d'un pays inconnu, — ce dont ils se tirent avec grand honneur, — et cela en luttant contre l'inertie ou l'hostilité des sauvages, les jalousies protestantes, les chicanes administratives. Moustiques dévorants, fièvres annihilantes, famines causées plus d'une fois par le retard des bateaux, épuisement quotidien, amènent des morts si multipliées, parmi des jeunes gens arri-

vés plein de vie et d'ardeur, qu'un « ancien » de la mission, le Fr. Adam, prend avec un humour macabre — qu'on accepte d'ailleurs comme une bonne plaisanterie — la taille de ceux qui débarquent, en vue de confectionner éventuellement, bientôt peut-être, leur dernier lit. Mais chaque fois que la mission est menacée d'anéantissement, surtout avec les terribles années de la guerre, qui arrêtent l'approvisionnement et le recrutement à la fois, c'est toujours alors qu'elle fait en avant un bond inespéré. Même la politique abusive des « sphères d'influence », qui ne lui laisse qu'une étendue insignifiante des côtes, se change en profit, puisqu'elle oblige le zèle comprimé des apôtres à faire explosion vers l'intérieur, réputé presque inabordable, et à porter l'Évangile aux plus sauvages tribus des montagnes.

Aujourd'hui, après cinquante ans de labeurs, la Mission compte près de vingt mille fidèles, ce qui est énorme lorsqu'on pense aux difficultés qu'ont dû vaincre les missionnaires, aidés par le dévouement des « Filles de Notre-Dame du Sacré-Cœur », qui les rejoignirent dès 1887. C'est que leurs efforts ont été excités et soutenus par des apôtres de la plus grande race, comme Mgr Verjus, mort à trente-deux ans, qui, coadjuteur de Mgr Navarre, le fondateur de la Mission, en fut comme la pierre angulaire, et par la vie de sacrifice surnaturel, aux merveilles cachées, de la sainte Mère Marie-Thérèse Noblet (1). Ainsi, après les années d'établissement, de consolidation, de désolation et de croissance, sont venues enfin les « années magnifiques » après la grande guerre qui paraissait devoir tout arrêter et ruiner. Il a fallu le payer cher, et l'on a peine à compter les morts d'ouvriers pleins d'espoir, au nombre desquels fut le fameux officier aviateur, le P. Bourjade, enlevé par l'hématurie en 1922, après moins d'une année de travail apostolique. Mais, à l'heure qu'il est, sous le gouvernement très ferme, clairvoyant et progressiste de Mgr Alain de Boismenu, arrivé en Papouasie en 1898, et consacré évêque dès 1900, la Mission s'est armée de tout ce qui peut lui assurer une croissance indéfinie : elle a sa congrégation très active de religieuses indigènes, quelques-unes filles de cannibales, et qui, portant le gracieux nom d' « Ancelles de Jésus-Christ », travaillent dans l'esprit de leur

(1) Voir plus loin, p. 110.

mère regrettée, la Mère Marie-Thérèse Noblet. Elle aura bientôt un prêtre papou, elle a déjà de nombreux catéchistes bien formés, ce qui a été particulièrement difficile à obtenir chez ces peuplades indolentes et inconstantes; elle a ses écoles, et surtout ses écoles professionnelles, qui méritent les éloges chaleureux et répétés du gouvernement local. Enfin il n'est pas un élément de prospérité et de progrès qui manque désormais à la Mission de Papouasie. On pourrait dire que les missionnaires du Sacré-Cœur ont accompli le miracle de faire quelque chose de rien. Et M. Georges Goyau, dans l'Épilogue, relève justement le mérite remarquable de l'actuel Vicaire Apostolique; car en tout cela Mgr de Boismenu a non seulement appliqué les instructions des récentes encycliques pontificales, mais, pour l'essentiel, il les a prévenues. Le trait frappant de cette équipe de conquistadors (qui donnent leur vie au lieu de prendre celle des sauvages) est bien la spontanéité et l'esprit « débrouillard »; mais, après les improvisations et les quelques tiraillements nécessaires en de pareils débuts, les méthodes les plus réfléchies et prudentes, celles que l'Église aujourd'hui recommande à tous, ont bien été découvertes par leur propre expérience et appliquées chez eux sans besoin d'une contrainte. Déjà Mgr Navarre avait écrit, en 1891, un *Manuel des Missionnaires du Sacré-Cœur parmi les sauvages*, où abondaient les vues très justes pour diriger l'inexpérience de ses collaborateurs qui n'apportaient guère que leur zèle et leur jeunesse. Aujourd'hui ils sont armés sur toute la ligne ; mais n'oublions pas qu'il leur a fallu *créer* leur armement. Et ces défricheurs de brousse comptent avant tout, suivant le plus pur esprit du catholicisme, sur les moyens surnaturels, sachant que la contemplation est la mère de l'action; au début de l'année dernière, des Carmélites d'Autun, attendues pendant sept ans, se sont établies sur le sol papou.

Le P. Dupeyrat a retracé toutes les phases et les détails de cette « épopée » en un style très personnel, coloré et entraînant, qui court sans jamais s'essouffler le long de plus de cinq cents pages serrées. Rien de « bénisseur », pas un grain de poudre aux yeux, une liberté et une impartialité de jugement qu'on ne trouve pas toujours dans les ouvrages de ce genre. L'auteur ne dissimule rien, et il aurait horreur de mêler du pathos au récit de tant de prouesses qui se présentent sous sa plume d'une allure toute naturelle. L'humour,

et même un peu de blague à la française, pimentent plus d'un passage. La précision la plus technique s'unit à un sens vif de la nature, et le lecteur se sent souvent transporté dans l'opulente et angoissante splendeur des tropiques. Mais, pas plus que dans les agissements des hommes, rien n'y est surfait par littérature; la piqûre des insupportables moustiques n'y est pas donnée pour moins cuisante, la fièvre des marais pour moins meurtrière, les sauvages pour plus idylliques, les hésitations et les échecs du travail apostolique pour moins déconcertants sur le moment, que tout cela ne l'est dans la réalité. Et l'on goûte d'autant plus la franchise de l'écrivain que ce livre doit évidemment, dans son dessein, échauffer l'enthousiasme de vocations missionnaires ; il compte plus que tout, on le voit bien, sur l'attrait du sacrifice. Ajoutons que l'ouvrage est fort instructif pour la géographie, l'histoire des découvertes, l'ethnologie, la politique de colonisation et ses méthodes, bref qu'il présente « par surcroît » un intérêt profane qui devrait lui assurer un grand succès même en dehors des cercles de catholiques qui se préoccupent des questions missionnaires. Les nombreuses notices biographiques peu banales qui le parsèment doivent être d'un puissant intérêt pour quiconque veut faire connaissance avec de vrais « hommes ».

Mais, pour les lecteurs de *La Vie Spirituelle*, il y a mieux que cela, c'est une histoire tout exacte, toute contemporaine, d'une entreprise où, sans miracles apparents ni martyres apparents, une conduite surnaturelle se manifeste avec éclat et dans l'ensemble des faits et dans bien des détails particuliers. C'est pourquoi nous leur recommandons vivement de la lire.

Fr. M. Bernard Allo, O. P.,
Professeur de Missiologie à l'Université de Fribourg.

L'esprit missionnaire et les conseils évangéliques

Un nouveau numéro spécial de la revue *Grands Lacs* offre à ses lecteurs une abondante documentation concernant les missions et les missionnaires d'Afrique (1). On peut y lire des études rétrospectives sur les débuts de l'évangélisation du continent noir, des interviews de missionnaires, des récits empruntés au *folklore* indigène, une copieuse monographie sur l'origine du sentiment religieux au Ruanda, des nouvelles et des échos de toute espèce. On notera surtout, comme une sorte de centre de gravité du numéro, deux longs articles sur la formation du clergé indigène et sur le relèvement spirituel de la race noire. Les problèmes les plus graves que pose l'évangélisation y sont abordés avec tact, compétence, un sens exact des réalités et des possibilités concrètes.

Le bénéfice spirituel qu'apportent ces informations vivantes, précises, intelligentes, est indéniable, mais encore faut-il l'estimer à sa juste valeur. On aurait tort, en effet, de voir dans le mouvement missionnaire un objet plus ou moins facultatif d'édification ou de curiosité, une affaire de spécialistes à laquelle le commun des fidèles serait libre d'accorder ou de refuser son attention. Il en va bien autrement. L'esprit missionnaire fait partie intégrante de l'esprit chrétien, et cela dès ses origines, comme en font partie les conseils évangéliques de vie parfaite. « *Euntes docete* », a dit Notre-Seigneur, « Allez, enseignez *toutes* les nations ». La consigne est claire, elle est formelle, elle est inscrite dans la charte même de la fondation de l'Église; jusqu'à sa pleine réalisation, et ce moment n'est pas encore venu, rien ne saurait en diminuer la force ni en atténuer l'obligation.

Sans doute, tous les chrétiens ne sont pas tenus d'être effectivement et par eux-mêmes, au sens strict du mot, des mis-

(1) *Grands Lacs*, revue mensuelle des Missionnaires d'Afrique (Pères Blancs) ; Louvain, Belgique, Collège théologique des Pères Blancs. N° de septembre 1935, 144 pp., avec de nombreuses illustrations.

sionnaires, chacun d'eux n'est pas tenu de s'expatrier et de porter au loin la lumière de l'Évangile, tout de même que chaque fidèle n'est pas obligé de pratiquer à la lettre, dans la vie religieuse par exemple, les conseils évangéliques de renoncement aux biens de la fortune et du mariage et à l'exercice de sa libre activité. L'engagement au service des missions comme l'entrée dans une congrégation religieuse demeurent dans l'Église, par la volonté même de l'Église, des états de vie particuliers qu'il n'est pas nécessaire d'embrasser pour faire son salut. Ils constituent, l'un et l'autre, profession religieuse ou activité missionnaire, des moyens spécialement efficaces pour atteindre une fin, soit la fin individuelle de chacun qui est la perfection de la charité, soit la fin sociale de l'Église qui est l'unité de tous les peuples dans la foi. Mais s'ils sont des moyens et, à ce titre, plus ou moins facultatifs, la poursuite de la fin ne l'est pas, elle s'impose à chacun des fidèles qui y est tenu selon ses facultés, ses ressources et sa situation. L'ordre d'enseigner toutes les nations a été donné par Notre-Seigneur à ses Apôtres, il s'adresse donc, de façon spéciale, au Souverain Pontife, successeur de Pierre dans ses devoirs comme dans ses droits, il s'adresse aux évêques, successeurs du collège apostolique, et aux prêtres qui coopèrent, sous leur conduite, au service des âmes, il s'adresse aux religieux, qui s'engagent à pratiquer entièrement l'Évangile, mais il engage aussi toute l'Église, qui forme un seul et même corps. Chaque membre du corps doit, à sa manière, concourir à l'accroissement, à l'expansion de ce corps, ce sont les lois même de sa vie. Dans la mesure où le sens de la solidarité missionnaire disparaîtrait de l'Église, il manquerait un élément nécessaire à son unité, à sa cohésion, à son progrès.

Cette vérité semble suffisamment manifeste pour permettre de poser, en toute sûreté, la conclusion vers laquelle ces quelques lignes voudraient orienter les méditations de leurs lecteurs. Selon l'enseignement des théologiens les plus qualifiés, nous savons que si la pratique effective des conseils évangéliques n'est pas requise de la part de tous les fidèles, chacun d'eux est cependant tenu d'adopter à leur endroit une attitude très nettement déterminée; celle-ci, non seulement exclut l'indifférence et le mépris, mais comporte une sorte d'adhésion éventuelle, faite d'estime, de soumission et de respect, à telles enseignes que l'on soit prêt d'en pratiquer

quelque chose dans la mesure où l'occasion s'en offre et la nécessité le prescrit. Une même attitude convient aussi bien, et pour les mêmes raisons, en face de l'activité missionnaire de l'Église. Si chacun n'est pas tenu, en toutes circonstances, de s'y consacrer, il semble bien que le fidèle, au sens étymologique du mot — c'est-à-dire celui qui a la foi — doive être prêt à contribuer, dans une certaine mesure, au progrès et au développement de cette foi. Comme le chrétien ne peut se tenir dans une indifférence totale devant les conseils évangéliques, comme il doit être prêt, dans son âme, à y conformer plus ou moins complètement sa conduite, ainsi doit-il être prêt, dans son âme de croyant, à prendre part à la diffusion de son *credo*.

On pourrait légitimer cette conclusion en faisant simplement appel aux lois de la psychologie religieuse :

« La foi qui n'agit point est-ce une foi sincère ? »

On a préféré le faire ici au nom de la doctrine de l'Évangile, au nom de l'ordre donné par le Christ à ses Apôtres et, par eux, à toute l'Église. Ainsi le problème est-il davantage posé sur son véritable terrain qui est celui du développement spécifiquement chrétien. Entretenir et développer en nous un réel esprit missionnaire, c'est répondre à notre vocation de membres de l'Église du Christ, c'est rester fidèles aux obligations de notre baptême et dociles aux inspirations de l'Esprit, c'est assurer notre espérance des biens futurs dont la possession est promise à ceux qui auront offert un verre d'eau à un pauvre au nom du Seigneur. Dans ces conditions, pour rendre plus vivant et plus actif notre esprit missionnaire, qui est l'un des aspects de l'esprit chrétien, rien ne vaut le contact fréquent avec le travail missionnaire lui-même tel qu'il existe de fait, tel qu'il est facile de le connaître en lisant les revues qui, comme les *Grands Lacs*, constituent le bulletin authentique de l'armée des apôtres de la foi. En soutenant la cause missionnaire nous donnons à notre vie chrétienne, à notre prière, à notre bonne volonté souvent sommeillante, un stimulant nécessaire et une orientation vraiment évangélique, analogue à celle que fournit aux religieux la pratique des conseils de perfection.

H.-D. Simonin.

L'apostolat missionnaire

Le Premier Congrès National de l'Action Catholique Chinoise

Pour la première fois, des dirigeants de l'Action catholique de Chine se sont réunis en un Congrès national, du 8 au 15 septembre 1935, à Shanghaï, sous la présidence du Délégué Apostolique et de vingt-cinq évêques. Cinquante assistants ecclésiastiques et cent cinquante délégués laïcs des deux sexes représentaient quinze provinces et trois pays de colonie.

Les grands problèmes de l'organisation de l'Action catholique furent exposés et discutés.

Le Congrès, écrit le R. P. Dietz, manifestation évidente de solidarité catholique, a permis de se rendre compte que, grâce à une coopération organisée, les catholiques deviennent un facteur d'importance nationale exerçant une influence appréciable pour le bien de leur patrie et de leurs concitoyens.

Grâce à une publicité bien organisée, la presse protestante, païenne ou neutre ouvrit ses colonnes à des comptes rendus quotidiens détaillés. Il est certain que l'Église catholique est ainsi mieux connue et comprise, et que l'intérêt qu'elle porte au bien-être social et moral du peuple chinois n'en sera que plus apprécié.

Le Congrès contribua encore à resserrer les liens de bonne entente entre les autorités civiles et religieuses :

Dès le début, le Congrès assura le gouvernement de son désir d'apporter son concours à l'œuvre de reconstitution nationale. De leur côté, de hauts personnages de Nanking : S. Exc. Lin Sen, président de la République, M. Wang-Tsing-Wei, président du Yuan Exécutif, M. Suen Fo, fils de Sun Yatsen, avaient tenu à envoyer des messages autographes. Le maire du plus grand Shanghaï, le Général Ou Teh-Chen, prononça quelques mots de bienvenue au cours de la séance d'ouverture. Un représentant du gouvernement était présent à la réunion de clôture, au cours de laquelle M. Kung, ministre des Finances, adressa à l'assemblée un discours plein de compréhension et de cordialité. Ainsi, à l'occasion de ce Congrès

d'Action catholique, s'est manifestée parmi les cercles officiels une attitude bien plus favorable envers la religion.

Le R. P. H. Dietz insiste sur l'impression très réconfortante qu'il a tirée de cette manifestation catholique : par la piété profonde qu'ils manifestèrent au cours des cérémonies religieuses, par le sérieux avec lequel ils participèrent aux séances d'études, par le soin qu'ils ont apporté, sous la direction du Dr Paul Yu Pin, à l'organisation de ce Congrès, « *les catholiques chinois ont prouvé qu'ils étaient entièrement capables de veiller aux intérêts de l'Église* ».

L'Action catholique en Afrique du Sud

Les catholiques indigènes de l'Afrique du Sud ont eux aussi à cœur de participer à l'apostolat de l'Église pour christianiser leur société : ils font de l'Action catholique dans les rangs de la « Catholic African Union ».

Cette puissante organisation fut fondée afin de contrebalancer la pernicieuse influence d'un mouvement né peu après la fin de la guerre, l' « Industrial and commercial Union », qui compta rapidement jusqu'à 80.000 adhérents, et dont le but était de défendre les intérêts des indigènes sud-africains trop souvent lésés dans leurs droits. Souci fort légitime, qui se complétait malheureusement d'un esprit d'hostilité envers la religion, plus particulièrement la religion catholique.

Il importait que l'Église prît elle-même plus efficacement la défense des intérêts des indigènes. En 1927, les évêques catholiques de l'Union sud-africaine décidaient de fonder la « Catholic African Union ».

Deux missionnaires de Mariannhill, qui s'occupaient déjà d'œuvres sociales, les RR. PP. Bernard Huss et Emmanuel Hanisch, élaborèrent les règlements de la nouvelle association, et, aidés en particulier par les missionnaires Oblats de Marie-Immaculée, contribuèrent à son extension à travers les vicariats et préfectures du pays.

Aujourd'hui, la C.A.U. est solidement établie partout. Rien

qu'au Natal, elle groupe 1750 membres répartis en quarante-trois groupes. Deux fois par an, une Assemblée générale groupe les délégués des unions locales durant une semaine pour l'étude des problèmes religieux et sociaux.

Cette direction centralisée n'empêche pas la spécialisation des groupements qui sont rattachés à la C.A.U. Celle-ci est essentiellement une fédération de mouvements divers suivant les milieux auxquels ils s'adressent : « Catholic Farmers Union », pour les paysans; « Catholic Teachers Union », pour les instituteurs; « Catholic Women's Association », pour les femmes; « Catholic Young Men's Association », pour les jeunes gens.

La C.A.U. a parfaitement fait honneur à l'article 2 de son règlement : « Le but de la C.A.U. est de promouvoir les principes de l'Église catholique parmi les indigènes de l'Afrique du Sud, dans leur vie spirituelle, intellectuelle, sociale, économique et politique... d'encourager la bonne entente et la coopération entre les deux races bantoue et européenne au sud de l'Afrique. Aux Noirs, elle a montré que l'Église s'occupe non seulement du salut de l'âme, mais aussi du bien du corps. Aux Blancs, elle a fait comprendre que leurs frères indigènes étaient capables d'améliorer eux-mêmes leur sort.

Un fait pour finir. Lors du récent congrès de la C.A.U., ce furent des scouts européens qui fixèrent les tentes pour les délégués, ce furent des dames européennes qui dressèrent les tables pour le banquet de clôture. Pour qui connaît les stupides exigences de la « colour bar » en Afrique du Sud, ces résultats en disent long sur les progrès déjà réalisés.

L'apostolat missionnaire des Jésuites au XIX^e^ et au XX^e^ siècle

Le R. P. Alexandre Brou, S. J., a publié aux *Éditions Spes* une synthèse de l'histoire et de l'activité missionnaire des Jésuites au cours des XIX^e^ et XX^e^ siècles (*Cent ans de Missions*, 1815-1934. Volume in-8 de 312 pages avec plusieurs cartes. 20 fr.).

Le R. P. Brou donne d'abord une introduction sur la reprise des missions des Jésuites après la suppression de la Compagnie de Jésus en 1773 et la Révolution française : en 1814 le Pape Pie VII rend son existence officielle à la Compagnie; quelques années après, en 1823, commencent les nouvelles missions, puis, en 1831, à la demande instante de Grégoire XVI, qui, après avoir été Préfet de la Propagande, fut un grand Pape missionnaire, le Général des Jésuites, le R. P. Roothan, lançait un appel vibrant à l'apostolat missionnaire : la même année s'ouvrait la mission de Syrie, en 1834 celle du Bengale, en 1836 celle du Maduré, en 1840 celle de Chine, en 1844 celle de Madagascar. Actuellement (1934) les Jésuites évangélisent quarante-neuf territoires de missions ayant leur supérieur distinct; le nombre des missionnaires jésuites augmente rapidement, passant de 1720 en 1919 à 2489 en 1929 et à 2959 (dont environ 1800 prêtres) en 1934.

Puis le R. P. Brou examine chacun des territoires de missions actuellement évangélisés par les Jésuites : à propos de chacun, il donne l'historique des missions jésuites et la situation actuelle des missions. Nous avons ainsi une étude très complète au point de vue historique, descriptif et statistique pour les diverses missions jésuites : chez les Indiens de l'Amérique du Nord, en Amérique latine, en Rhodénie et au Congo belge, à Madagascar (2 vicariats), en Australie, Philippine et Indes néerlandaises, dans l'Empire japonais (2 vicariats et Université catholique de Tokyo), en Chine (5 vicariats, Université l'Aurore de Shanghaï et Institut des hautes études industrielles de Tientsin), aux Indes anglaises (9 diocèses et 6 collèges universitaires), dans le Proche-Orient et en divers pays musulmans (missions, œuvres scolaires, en particulier l'Université Saint-Joseph de Beyrouth).

Cette étude est suivie de divers appendices documentaires très utiles.

L'abondance des noms géographiques, la grande diversité des missions et des missionnaires rendra sans doute la lecture de cet ouvrage un peu austère, mais c'est précisément cette richesse de documentation et ce résumé historique qui en font le prix. L'ouvrage fait aimer et admirer cette magnifique vitalité missionnaire grâce à laquelle la Compagnie de Jésus a rendu tant de services à l'Église.

Paul Catrice.

Notre enquête

Paroisse et mouvements spécialisés

Apostolat de conservation et apostolat de conquête

L'étude de M. l'abbé Poumeau a mis en lumière l'urgence de l'apostolat de conquête. Mais cet apostolat de conquête ne peut se suffire sans un apostolat de conservation. Loin de s'exclure, ces deux formes s'appellent et se complètent. C'est ce que soulignent les deux réponses que nous publions aujourd'hui. L'une est de M. le chanoine Maury, curé de Saint-Joseph à Limoges, l'autre de M. le chanoine Chapelon, curé-archiprêtre de Sainte-Marie, à Saint-Étienne.

I. — Réponse de M. le chanoine Maury

Position du problème

Je me place sur un terrain concret. Curé d'une paroisse de 15.000 âmes, je constate qu'en fait 7000 paroissiens échappent à toute action pastorale.

Situation angoissante à laquelle je ne puis me résoudre. Très souvent, dans toutes les réunions, j'entretiens mes paroissiens de l'apostolat individuel à tenter par la parole, l'exemple, la prière. Mais je dois constater qu'aucune de nos œuvres paroissiales ne se propose *directement* comme but l'apostolat de cette masse indifférente ou hostile.

L'apostolat paroissial bien compris devrait viser non seulement à la conservation et à l'amélioration des bons, mais aussi à la conquête des « autres ».

Or, dans l'état actuel de notre organisation paroissiale, tout est ordonné, dirigé en vue de l'apostolat de conservation, alors qu'il serait logique que l'apostolat de conquête aille de pair avec l'apostolat de conservation.

Voici justement que se présentent à nous les mouvements spécialisés qui, organisés sur le plan national, nous apparaissent comme uniquement orientés vers l'apostolat de conquête de la masse.

Comment ne leur ferions-nous pas le plus chaleureux accueil ? Enfin voilà l'entreprise de la conquête de mes 7000 qui s'annonce !... Soyez les bienvenus, chers Jocistes... D'avance nous vous assurons de toute notre sympathie, et vous aurez une place de choix au foyer paroissial... Vous êtes les premiers à nous apporter la réalisation de l'apostolat de conquête.

Répondons maintenant au questionnaire :

1° *Pas de réduction des mouvements spécialisés au cadre paroissial.*

La raison en est très simple : les organisations paroissiales ont en vue directement l'apostolat de conservation, et les mouvements spécialisés l'apostolat de conquête. Sous prétexte de simplification ou d'unification, impossible de faire entrer l'apostolat de conquête (qui suppose d'ailleurs un vaste plan d'ensemble) dans les cadres nécessairement plus restreints de l'apostolat de conservation.

2° *La paroisse n'a pas à renoncer à ses organismes.*

Renoncer à ses organismes serait renoncer à son apostolat de conservation qui est nécessaire pour maintenir la foi agissante et la ferveur des éléments déjà chrétiens.

C'est donc la collaboration qui s'impose.

Parce que l'apostolat de conquête s'impose au même titre que l'apostolat de conservation (représenté par les organisations paroissiales). Cet apostolat de conquête est d'autant plus nécessaire que la masse à convertir est plus importante.

1° *La paroisse apportera son concours aux mouvements spécialisés*

Les organismes de conservation *n'ont pas le droit* d'absorber l'activité des meilleurs militants de la paroisse. Il appartient au clergé paroissial de discerner ceux qui paraissent le plus aptes à l'apostolat de conquête pour les diriger vers les mouvements spécialisés. Ils donneront là un bien meilleur rendement. Tant pis si, momentanément, les œuvres de conservation en souffrent un peu.

Nous n'avons pas le droit de nous attacher jalousement, pour nous aider à garder le troupeau fidèle, les jeunes à l'âme généreuse, alors que le troupeau égaré, si nombreux, n'a personne pour voler à son secours.

L'idéal est que la paroisse ait ses sections de mouvements spécialisés et qu'un membre du clergé paroissial en soit l'aumônier. Cet aumônier se dépensera sans compter à cette œuvre éminemment sacerdotale, puisqu'il lui incombe d'entretenir la flamme intérieure de vie surnaturelle et l'ardeur apostolique des militants. Il s'en occupera avec d'autant plus de zèle, qu'il agit sur *des multiplicateurs* et que, par-delà les militants, il entrevoit les indifférents et les hostiles à atteindre.

Les mouvements spécialisés forment une œuvre d'ensemble homogène (c'est une condition de succès) qui opère sur le plan national et sur une classe déterminée. — Il y a donc une méthode et des directions qui sont unificatrices en vue de l'apostolat. En *aucune manière*, la paroisse ne doit par ses exigences *porter atteinte à cette autonomie.*

Il faut toujours revenir à ce principe : l'apostolat de conquête, surtout de conquête spécialisée, ne peut entrer dans le cadre de l'apostolat restreint, dit de conservation.

Les sacrifices que feront les organismes de conservation seront largement compensés par le bien général qui en résultera.

2° *Les mouvements spécialisés apportent un concours précieux à la paroisse*

1° D'abord en assumant, presque seuls, la charge si importante dans une paroisse de l'apostolat de conquête.

2° Ils créent un milieu favorable et perméable à l'action sacerdotale.

3° Ils établissent dans la paroisse un courant d'esprit apostolique qui se manifeste en toutes circonstances. — Les conversations des militants se ressentent toujours de leurs préoccupations intimes : l'apostolat. Leur exemple est nécessairement contagieux.

4° Les militants sont aussi les plus édifiants à l'église, à la sainte Table, à la sainte Messe. Ils ont tellement conscience que par eux-mêmes ils ne peuvent rien sans le Christ qui doit vivre en eux !

5° Le clergé doit être très discret pour demander une collaboration aux mouvements spécialisés. L'œuvre qu'ils ont entreprise, et qui exige d'eux une discipline et un dévouement de tous les instants, les absorbe au point qu'on ne peut leur imposer une tâche supplémentaire.

Si des réunions d'œuvres sur le plan liturgique, social ou charitable, souffrent de l'absence des militants des mouvements spécialisés, nous nous en consolerons bien vite en songeant que l'œuvre à laquelle ils se sont consacrés est urgente et ne laisse pas de répit : « *Rendre chrétiens leurs frères.* »

Dans quelques mois, quelques années, ce sera la paroisse qui sera la première à se réjouir du retour au bercail de nombreux égarés. Et nos chers militants, avec l'aide de Dieu, seront les meilleurs artisans de ce renouveau paroissial.

En guise de conclusion

Nous nous permettons d'insister sur ces remarques :

Peut-être sur le plan paroissial s'est-on trop facilement laissé influencer par la prospérité extérieure ou numérique des œuvres de conservation.

Ces œuvres, surtout si on les considère par le côté extérieur, sont très prospères. Admettons qu'elles remplissent à merveille leur rôle de conservation... Mais c'est tout. Trop souvent elles *sont inopérantes sur la masse* qui leur reste hermétiquement fermée.

Or ces œuvres ont *tout accaparé* : ressources matérielles, temps, soucis... santé du clergé. N'est-ce pas une exagération

puisque ces œuvres ne suffisent pas à tout ? En toute justice il faut que ces œuvres ne considèrent pas les mouvements spécialisés comme des importuns qui viennent troubler leur quiétude, leur situation acquise.

Oui ou non, les mouvements spécialisés font-ils double emploi avec les œuvres existantes dites de conservation ?...

Puisque donc les mouvements spécialisés ont pris comme objectif l'apostolat de conquête du milieu, non seulement saluons-les avec joie, mais soutenons-les, aidons-les, et sachons nous priver, quand cela est nécessaire, du concours de leurs militants, soit pour les réunions liturgiques, soit pour les manifestations extérieures. Sur le terrain de la conquête ils font œuvre si nécessaire... Et ils sont les seuls !

Si le clergé d'œuvres, qui est aumônier de mouvement spécialisé, ne peut suffire à la tâche d'hier (œuvre de préservation) et d'aujourd'hui (œuvre de conquête), qu'il réduise son activité accaparée par les œuvres de conservation pour donner à la formation des militants le concours de tout son dévouement pleinement surnaturel.

Une objection. — Les œuvres dites de conservation dans toutes leurs manifestations paraîtront moins prospères. Peu importe ! Ne nous laissons pas hypnotiser en quelque sorte par le *nombre* de ceux qui fréquentent les réunions, par la variété des organisations qui font peut-être plus de bruit que de bien... Le temps presse... les âmes se perdent... Suscitons des apôtres qui aient le souci du salut de leurs frères. Or, ces apôtres trouveront précisément dans les mouvements spécialisés les méthodes, la formation, l'entraînement et la puissance des efforts coordonnés qui leur permettront de donner leur plein rendement en pleine masse indifférente ou hostile.

Limoges.

Chanoine A. Maury,
Curé de Saint-Joseph.

II. — Réponse de M. le chanoine Chapelon

Conquête de la masse

Il y a eu et il y a encore beaucoup d'œuvres qui sont une liste de noms sur un registre, avec des cotisations sans presque rien de plus, ou bien un gros meeting ou un « grand »

congrès de gens qui viennent un peu pour les orateurs et un peu pour profiter du 50 % de réduction, rencontrer des amis, aller à la ville, faire un demi-congé avec un dîner intime après la conférence... réunions qui sont presque sans lendemain fructueux.

Il y a eu et il y a encore les petits clubs fermés, sorte de mandarinats qui trônent à part : le ferment bien conservé et clos dans un pétrin bien fermé...

Tout cela n'est pas sans bonnes intentions de recrutement, de revendications ou d'éducation, — mais il faut songer à la masse pour en tirer les élites ; — mais il faut que le levain soit mélangé à la pâte pour la faire lever; — mais, humainement parlant, il faut bien convenir que la loi du nombre est la loi-reine des sociétés modernes, et que si on ne veut pas vivre sous ce joug du nombre aujourd'hui a-chrétien, il ne faut pas rester à se complaire avec les élites, mais passer à la conquête spirituelle des âmes populaires; — mais, évangéliquement, il y a : l'*Euntes, docete omnes*, le *Duc in altum... la pêche en pleines eaux!*

Donc le véritable apostolat consiste à *travailler la quantité par la qualité*, et c'est justement, je crois, la formule des mouvements spécialisés. Il faut donc en venir, coûte que coûte, à ces mouvements spécialisés.

J'ajoute même qu'à mon avis il en faudra d'autres encore, pour les plus âgés. Car, par exemple, le syndicat professionnel, — je ne dis pas chrétien, — avec ses applications économiques diverses, ne nous regarde pas précisément, — ni la politique, avec ses formes diverses de gouvernement toutes acceptables en principe, — ni bien d'autres groupements.

Encore faut-il que tous ces groupements s'imprègnent de l'esprit chrétien. Mais pour l'y introduire, il faut l'avoir et l'y porter. Et il faudra donc, à la suite de nos J.O.C., J.A.C., etc., encore d'autres groupements spéciaux pour les aînés, où on continuera à entretenir cet esprit chrétien, à prêcher et à contrôler sa diffusion apostolique... D'ailleurs la L.O.C. est déjà née.

L'adaptation des forces paroissiales à l'esprit de conquête

Évidemment tout cela dérange un peu les « cadres » et la mentalité des « plus de quarante ans », voire même, — de

prime abord du moins, — de certains directeurs d'œuvres, ou curés, mais les exigences de la conquête font que nous tous, nous devons viser à ne plus être seulement des pasteurs, mais aussi des missionnaires.

Et les paroisses devront bien ajouter, un jour ou l'autre, à leurs traditions communautaires, comme dit l'enquête, des habitudes de conquête, car les militants de ces mouvements spécialisés n'apparaîtront pas tout à coup avec une étoile au front. Et d'où les faire émerger, sinon de la masse, comme la crème émerge du lait ? Et où est la masse, sinon dans la paroisse ? Qui peut connaître la masse de plus près, sinon le prêtre de paroisse qui croise sans cesse pratiquants et non-pratiquants ? Et quand ces militants auront surgi, qui donc pourra plus économiquement leur fournir : 1° des locaux, sinon la paroisse, et 2° des documents pour la conquête, sinon les listes de catéchumènes de la paroisse ?

Quant à la culture spirituelle dans le mouvement, le prêtre de paroisse est assez près, il est assez connu et bienfaisant dans le quartier pour devenir un aumônier très abordable et bien avisé. Reste l'orientation vers les récollections, réunions spéciales, congrès, où il faudra un aumônier spécialiste fédéral qui coordonnera tous les petits groupes et les animera.

Dans les paroisses rurales, il est bien évident que le rôle d'aumônier de la J.A.C. doit revenir à M. le Curé, puisqu'il n'y a pas d'autres prêtres. Pour les J.E.C. il est non moins évident que c'est aux aumôniers de lycées et d'écoles professionnelles à s'en occuper. Quant à la J.O.C., il n'y aura pas, de longtemps, un groupe dans toutes les paroisses; mais il y a une réponse qui m'a toujours frappé, d'un confrère à un autre confrère d'une paroisse de centre soi-disant riche : « Regarde d'un peu près, disait-il, tu trouveras tout de même, comme dans ma paroisse, des concierges, des arrière-cours, des quatrièmes étages et des galetas ! »

Saint-Étienne.

Chanoine Chapelon,
Curé-archiprêtre de Sainte-Marie.

La vie des œuvres

Une croisade pour la conversion de l'Extrême-Orient

L'œuvre des messes et croisade de prières pour la conversion de l'Extrême-Orient, sous sa forme actuelle, existe depuis douze ans. Elle eut son point de départ à l'abbaye cistercienne de Notre-Dame de Consolation, près de Pékin, celle-là même que S. S. Pie XI citait en exemple dans son Encyclique *Rerum Ecclesiae* : « Près de cent moines, la plupart chinois, s'y livrent à la pratique des vertus les plus parfaites... (1) »

Ce fut le premier monastère catholique fondé au XIX[e] siècle en Extrême-Orient. Dès avant la grande guerre, son Abbé, Dom Maur Veychard, ne pouvant répondre aux trop nombreuses demandes de fondations nouvelles, songeait à établir une œuvre de messes et de communions pour attirer une surabondance de grâces sur l'évangélisation de la Chine. En 1923 Dom Louis Brun, successeur de Dom Maur, présenta cette œuvre au Souverain Pontife, qui l'encouragea vivement. Approuvée canoniquement, transférée à l'archimonastère de Notre-Dame de Cîteaux, l'*Œuvre des messes* fut alors spécialement confiée à l'Ordre entier des Cisterciens réformés : chacun de ses monastères devenait centre secondaire de l'œuvre. En 1924, elle fusionna avec la *Croisade de prières* pour la Chine, fondée quelques années auparavant par le P. Gasperment, S. J. Le cardinal Van Rossum, après avoir demandé qu'elle embrassât tout l'Extrême-Orient, déclara, par une lettre du 20 avril 1925, la placer sous la protection de la Propagande. Le Saint-Père, d'ailleurs, avait voulu s'inscrire personnellement dans l'œuvre et désirait sa plus grande extension.

La consigne pontificale a été suivie. En juillet 1935, douze ans après son érection canonique, cette œuvre avait enrôlé 1.303.704 croisés, dont 58.977 en 1934-35. Parmi ces derniers figurent les noms de dix-sept évêques. Les pays où s'est réalisé

(1) *Rerum Ecclesiae*, « Doc. Cath. », 5 juin 1926, col. 1433.

le meilleur travail de propagande sont, après la France, la Belgique, la Hollande, le Canada et naturellement la Chine et le Japon.

La seule obligation imposée est l'offrande annuelle *d'une messe* ou de *douze communions* pour demander la conversion de l'Extrême-Orient. Le Pape Pie XI, ayant offert de célébrer *une messe* à cette intention le 15 de chaque mois, ce jour est tout indiqué pour implorer, en union avec le Vicaire de Jésus-Christ, la lumière sur ces âmes païennes qu'on peut compter par *centaines de millions*...

Cette croisade missionnaire n'entraîne aucune complication de la piété; son obligation se confond avec celle d'une vie chrétienne fervente et son esprit invite à unir au sacrifice de l'autel les petites épreuves de tous les jours, les prières spontanées jaillies sous la poussée de la grâce...

Les personnes qui désirent s'unir par la messe ou la communion à l'urgente intercession pour l'Extrême-Orient peuvent se faire inscrire (nom, prénom, adresse) dans tout monastère cistercien réformé (1) de moines ou de moniales.

L'inscription est gratuite et donne droit à un feuillet-diplôme portant l'image de Notre-Dame de Chine. Tous les associés peuvent gagner une Indulgence plénière à chaque communion offerte aux intentions de l'Œuvre.

fr. M. Albert, A. C. R.

Une croisade de prières pour l'enseignement chrétien

L'Œuvre Sainte-Catherine d'Alexandrie, dont les origines remontent à 1865, est une croisade de prières en faveur du maintien ou du rétablissement de la foi dans l'enseignement à tous les degrés.

(1) Voici l'indication de quelques *centres* pour des régions différentes : Notre-Dame de Cîteaux, par Nuits-Saint-Georges (Côte-d'Or); Notre-Dame de Thymadeuc, par Bréhan-Loudéac (Morbihan); Sainte-Marie-du-Mont, par Godewaersvelde (Nord); Sainte-Marie-du-Désert, par Bellegarde (Haute-Garonne).

Mlle Désir, la fondatrice de l'Institut Normal Catholique, eut-elle le pressentiment de la laïcisation de l'enseignement quand elle jeta les bases de l'œuvre Sainte-Catherine? On pourrait le croire, tant cette croisade était réclamée par la dureté des temps. Léon XIII et Pie X encouragèrent cette initiative, et, en 1912, Pie X l'érigeait en Archiconfrérie universelle. C'est sous ce titre qu'elle se présente aux lecteurs de *La Vie Spirituelle* en leur jetant un fervent appel. Elle s'adresse à tous : aux prêtres, aux curés de paroisse, aux maisons d'éducation, aux écoles, aux âmes de bonne volonté... Beaucoup ont compris déjà l'importance de ce mouvement de prières et y sont entrés : 250 prêtres se sont engagés à célébrer une ou plusieurs messes en esprit de supplication ou de réparation; plus de 300 congrégations religieuses ou maisons d'éducation ont promis leur union; une des dernières inscriptions de cet ordre est celle de l'Université Catholique de Milan, qui compte 2000 étudiants environ.

Les conditions d'inscription sont très simples. En donnant leur nom, les membres s'engagent : 1° à s'abstenir, pour leur usage particulier ou pour l'enseignement, de tout ouvrage prohibé par l'Église (sauf permission régulière); 2° à réciter chaque jour le *Credo*, le *Pater* et l'*Ave* avec trois invocations à sainte Catherine. Il suffit d'appliquer, une fois pour toutes, à cette intention les *Credo*, *Pater* et *Ave* de la prière du matin ou du soir. Beaucoup se plaisent à faire davantage, une feuille de prières (dont le secrétariat peut envoyer des exemplaires) a déjà recueilli de nombreuses promesses de messes, communions, etc...

Un feuillet bimestriel est envoyé gratuitement aux associés groupés. Pour s'inscrire, s'adresser au Secrétariat de l'œuvre, 45, rue Jacob, Paris-VI[e].

Autour de la Salette

Les Pères de Notre-Dame de la Salette ont commencé une série de publications, dont les volumes paraîtront environ une fois l'an, et où seront traitées toutes les questions relatives à la célèbre apparition de la Vierge.

Dans le troisième numéro, daté de 1935 (1), nous relevons avec plaisir un article de méthodologie et d'étude du R. P. Charles Rahier, et un écrit de controverse du R. P. Jaouen. On retrouve chez les deux auteurs le même souci d'objectivité et les mêmes principes, qui permettent d'espérer beaucoup du scrupuleux travail entrepris pour restituer, en leur pureté originelle, la figure et le message de notre Compatissante Protectrice. Il s'agit avant tout, disent-ils, d'aller aux faits primitifs « sans s'embarrasser dans l'écheveau des controverses postérieures », et de s'attacher avec impartialité aux documents de première main. On doit centrer la discussion sur le contenu objectif du récit des deux bergers, sur le discours de la Vierge, lequel n'a jamais varié sur les lèvres de Mélanie et de Maximin. On nous propose ici à la suite de saint Thomas, une disjonction très heureuse entre l'ordre charismatique des grâces « *gratis datae* », et l'ordre mystique de la contemplation. Il ne faut pas confondre « vision miraculeuse et sainteté » des visionnaires; il ne faut pas affecter l'indifférence à l'égard de toute intervention divine qui sortirait du cadre de la vie personnelle de foi et de charité. Le R. P. Jaouen combat certaine spiritualité qui ne connaît que les dons du Saint-Esprit et la grâce sanctifiante, et considère seulement ce qui peut enrichir notre moi. On oublie les charismes, ces manifestations de l'Esprit données à chacun pour l'utilité commune; si nous n'avons pas la charité, ils ne nous servent de rien, à nous, d'accord, mais ils ont un sens pour les autres, en vue desquels ils nous sont donnés. Et ces dons spirituels, dont nous parle longuement saint Paul dans sa Première Épître aux Corinthiens, sont tout aussi nécessaires aujourd'hui qu'aux origines pour faire de l'Église une société vivante, où chaque membre contribue à l'édification du Corps du Christ.

Grâce à ces distinctions, le R. P. Rahier peut traiter sereinement le problème de fond, que le titre de son article indiquait : « Action naturelle ou charisme à l'origine du fait de la Salette? » Il établit d'abord la cohérence objective des affirmations recueillies sur les lèvres des deux enfants, puis il rejette successivement diverses explications concevables : activité persuasive d'un tiers avec complicité des bergers,

(1) *Notre-Dame de La Salette*, Études d'histoire religieuse et de théologie. S'adresser à La Salette de Tournai (Belgique).

suggestions, hypnose. « Avant d'éprouver l'hypothèse d'une cause surnaturelle », il lui restera, dans un prochain article, « à éclaircir ce point délicat : les bergers ne seraient-ils pas simplement simulateurs, hallucinés ou mythomanes? »

Il fallait que les lecteurs de *La Vie Spirituelle* eussent connaissance de l'œuvre sérieuse qui se fait à la gloire de notre « souveraine Dame de Compassion », la Vierge de la Salette.

Une revue pour les malades

Il existe peu de revues vraiment adaptées aux besoins des malades (1). Aussi sommes-nous heureux de signaler *La bonne souffrance du chrétien*, qui vient d'entrer dans sa troisième année (2). Elle se présente comme une « revue mensuelle de vie spirituelle pour les malades et les infirmes », et le ton très simple, pénétrant, et profondément évangélique de ces pages doit lui donner, dans le monde de la souffrance, une audience de plus en plus ample — disons de plus en plus « catholique ».

(1) Nos lecteurs connaissent *Vaincre*, que dirige Mlle Foucher.

(2) Rédaction : abbé Depreester, professeur au Petit Séminaire d'Haubourdin (Nord). Administration, Éditions Salvator, Mulhouse (Haut-Rhin). Abonnement : 8 fr.

LECTURES

LA PRIÈRE MISSIONNAIRE (1).

L'auteur de *La Prière de toutes les heures* nous offre, dans le même style vivant et presque familier — et très étudié ! — une série de méditations qui veulent élargir notre prière aux dimensions de l'Église, qui est catholique ; et surtout mettre nos désirs à l'unisson de son effort apostolique : « Membres d'une Église qui n'a pas encore terminé sa croissance, nous devons tous participer à cette opération... Si nous nous soustrayons à cette tâche, nous sommes infidèles à l'exigence de notre baptême. »

Entendons-nous. « Dans cette *Prière Missionnaire* on n'a voulu ni faire de la propagande, ni attendrir sur le sort des païens, ni fournir des canevas de sermons, ni même souligner les hautes vertus du personnel apostolique... » ; l'auteur voulait plutôt « essayer, non de prouver mais de faire éprouver la richesse spirituelle dont nos âmes déborderaient, si nous consentions à les mettre à l'unisson des soucis même du Rédempteur ». Car il a le sens très vif de l'Église d'ici-bas : « Je comprends maintenant ce que les anges de l'Ascension ont déclaré aux apôtres. Ils leur ont dit que la terre était prodigieusement intéressante, et qu'à force de s'hypnotiser sur les nuages, ils allaient manquer le vrai panorama. C'est sur la terre qu'ils devaient planter partout l'Église, et pour nous encore, c'est aujourd'hui sur la terre que se jouent les destins éternels et la grande gloire du Fils unique. »

Combien le Père a raison de replacer ainsi notre prière personnelle dans ce grand horizon de l'Église et du service que Dieu en attend ! « Seigneur, si nous mettions désormais

(1) *La Prière Missionnaire*, série de 33 méditations, par Pierre Charles, S.J., 1 vol. Casterman.

chaque chose à sa place, et donc moi-même à la dernière? Ce qui importe par-dessus tout c'est que votre Règne arrive, que votre Église soit partout établie sur notre terre et que les frontières du bercail soient aussi vastes que le genre humain... Pour me nettoyer l'âme de tant de puérilités vaines et de vanités puériles, placez-y le désir douloureux de votre royaume qu'il faut encore établir et qui ne le sera que par nous, vos rachetés. »

fr. H. DONDAINE, O. P.

MISSIONS ET MISSIONNAIRES.

Les missions catholiques (1)

L'éminent directeur de *L'Union Missionnaire du Clergé* rend un précieux service à la cause des missions, avec ce beau livre admirablement illustré. Sans doute l'histoire des missions est encore un domaine trop inexploré pour qu'une synthèse scientifique soit actuellement possible, mais une esquisse, même rapide, de ce magnifique sujet est singulièrement suggestive et combien éclairante! Quel poème, quelle épopée! Et quelles admirables perspectives laisse entrevoir ce récit alerte de l'expansion catholique depuis les origines jusqu'à nos jours.

Il faut souhaiter que les historiens se mettent à l'œuvre et explorent avec précision chaque partie de ce vaste champ que Mgr Olichon nous révèle déjà si fertile. Tous les amis des missions, en attendant, voudront entrer en contact avec le monde missionnaire par un ouvrage qui le met en bonne lumière.

JEAN CAPRAIS.

(1) Par Mgr Armand Olichon. 1 vol., 500 pp. (23 × 28), papier luxe, 450 reproductions artistiques, 120 fr. Bloud et Gay, Paris, 1935.

L'Union missionnaire du Clergé et le devoir missionnaire

Nous avons déjà brièvement signalé les travaux du Congrès de l'Union missionnaire du Clergé qui se tint à Lyon en juillet dernier. La *Revue de l'U.M.C.* a publié en supplément de ses numéros d'octobre 1935 et de janvier 1936 les rapports lus au cours du Congrès. Ces rapports sont des études de théologie dogmatique et morale sur le devoir des prêtres et des fidèles vis-à-vis de l'apostolat missionnaire : particulièrement important, et d'une haute inspiration apostolique est celui présenté par S. Exc. Mgr d'Herbigny.

La conférence de Mgr Vanneufville à ce même Congrès a été publiée séparément sous ce titre : *L'Église et la France au service d'un monde qui se renouvelle* (1) (in-16 de 40 p., U.M.C., 11, rue Crillon, Paris). En quelques pages très denses, l'auteur, si préoccupé des problèmes de l'extension de l'Église, présente des vues synthétiques sur la position actuelle des Missions dans le monde : entre le bolchevisme et les nationalismes également redoutables, la doctrine de l'Église catholique se présente comme la meilleure réponse aux aspirations légitimes des peuples d'Orient; Mgr Vanneufville rappelle quelques faits qui montrent « ces conjonctions mystérieuses de l'Église et de la Papauté avec un monde qui veut vivre une vie plus haute ». Sans doute ne faudrait-il pas s'exagérer ces heureux symptômes, car les motifs de crainte semblent encore plus nombreux. Mais il faut justement souligner cette merveilleuse adaptation de l'Église aux besoins de notre temps et souhaiter avec l'auteur que de plus en plus « l'action de la France s'articule avec celle de l'Église », chacune restant évidemment dans un domaine propre et autonome.

(1) Cette conférence reprend et précise les idées déjà développées par Mgr Vanneufville dans son cours très remarqué de la Semaine sociale de Nice (1934) : Le mandat apostolique, les ministères conquérants et l'ordre social chrétien.

Mgr de Guébriant

Voici un an qu'est mort le Supérieur Général de la Société des Missions étrangères de Paris : le souvenir inoubliable de ce grand missionnaire, qui, trois ans avant sa mort, à l'âge de 72 ans, avait entrepris la visite des vastes missions de sa Société en Extrême-Orient, est rappelé en une courte biographie que vient de publier le Séminaire de la rue du Bac (1) : on y décrit les étapes de cette vie missionnaire si féconde en attendant que soit un jour rédigée l'histoire de cette époque de renouveau et de progrès de l'évangélisation.

Marie-Thérèse Noblet et sa Congrégation indigène en Papouasie

La biographie de Marie-Thérèse Noblet (2) est profondément attachante et émouvante : portrait d'une âme si ardemment surnaturelle, dont la vie fut presque continuellement accablée par la maladie, mais qui sut être pourtant une grande missionnaire ; fondatrice d'une Congrégation de religieuses indigènes dans la dure et épuisante Mission de Papouasie (dans la partie de la Nouvelle-Guinée sous mandat australien) elle réalise splendidement sa devise : « Ecce ancilla Domini », avec ces religieuses qui portent précisément le beau nom d'« Ancelles » du Seigneur. Cette biographie est une des plus bienfaisantes qui aient paru en ces dernières années : sans doute est-on souvent tenté de partager les hésitations du R. P. Benoît Lavaud, O.P., dans son introduction, à propos des obsessions ou persécutions diaboliques qui assaillirent la vie de Marie-Thérèse Noblet, mais ceci mis à part, le dévouement héroïque de cette missionnaire et surtout son

(1) Paris, 128, rue du Bac.

(2) André Pineau, Missionnaire du Sacré-Cœur d'Issoudun, *Marie-Thérèse Noblet, Servante de Notre-Seigneur en Papouasie*. Éditions Dillen, Paris, 1935, in-8 de 447 p., sans indic. de prix.

offrande continue, son abandon illimité et toujours joyeux, sont un modèle de pure valeur pour les âmes de bonne volonté : une féconde action missionnaire est ici liée à la plus haute vie religieuse. Et en même temps que Marie-Thérèse Noblet, l'ouvrage nous fait aimer aussi ces courageux missionnaires du Sacré-Cœur dans leurs ingrates et méconnues missions d'Océanie, avec cette belle figure du digne successeur de Mgr Verjus, S. Exc. Mgr de Boismenu.

S. S. Pie XI disait de Mère Noblet au Vicaire apostolique de Papouasie : « Vraiment, elle a réalisé à la lettre la parole de saint Paul : elle s'est faite toute à tous. » Et c'est en effet un exemple non moins bienfaisant par cette adaptation si parfaite et si confiante à la vie des religieuses indigènes : premier cas, dit le biographe, d'une Européenne entrant complètement et sans réserves dans une congrégation indigène. Les lignes qui décrivent la vie des religieuses et l'esprit de la congrégation sont un enseignement missionnaire qu'il est bon de retenir :

Nos « Ancelles » ont, développé au plus haut point, l'esprit de dévouement, prompt, alerte et gai : l' « Ecce » pour tout, toujours, partout. N'est-ce pas la qualité maîtresse des servantes? On peut, selon les besoins, les faire veiller tard, les réveiller tôt, ou couper leur sommeil : elles ont le sourire. Elles mettent une pointe de gloriole à faire les travaux durs, rebutants et fatigants. Mais il faut savoir les guider. Il y a la manière, comme avec tout le monde.

Elles cousent, labourent, plantent, font la cuisine, lavent, repassent, boulangent, traient les vaches, soignent les malades, font des injections, montent à cheval comme des écuyères, nagent comme des poissons, jouent au ballon, au tennis, au « cricket ».

Mais ceci dit, qu'on n'aille pas leur demander une régularité monastique. Nos filles de la forêt n'ont jamais été esclaves du temps. Elles n'ont pas de montre. Et, d'ailleurs, plus d'une serait embarrassée de s'en servir.

Qu'on n'exige pas d'elles, non plus, un ensemble de manières qui ne sont que le produit d'une civilisation, d'un milieu, d'une longue suite de siècles de christianisme raffiné. Ces manières, ailleurs recommandables certes, seraient ici impossibles et souvent ridicules.

Il faut l'avouer, ces petites religieuses de la Papouasie courent, sautent, s'ébattent. Elles rient aux éclats et chantent à tue-tête. Elles galopent à leur service, ont la répartie facile et des exclamations familières. Elles grimpent aux arbres, plongent dans les rivières et se balancent sur des lianes en de vertigineuses gymnastiques.

Elles font encore tant d'autres choses, inouïes dans un couvent d'Europe, mais qui ne déplaisent nullement à Dieu et ne scandalisent que les naïfs!

Qu'on ne soit pas non plus trop strict pour le silence. Ne pas déranger les autres, telle semble être sur ce point la règle essentielle. Serait-il sage de concentrer sur soi ces petites natures libres et légères? Ou serait-il prudent d'imposer des règles qui ne seront jamais observées?

Ce mélange de piété sincère et de liberté d'allures, de véritable esprit religieux et d'apparente légèreté, fait tout le charme de nos petites Sœurs et tout le souci de leurs directeurs (pp. 196-198).

Un atlas des Missions des Pères Blancs en Afrique

La Société des Missionnaires d'Afrique (Pères Blancs du Cardinal Lavigerie) a publié un atlas historique de ses missions. 32 planches en couleur (merveilles de tirage en polycopie) montrent les développements successifs des territoires de Missions confiés aux Pères Blancs en Afrique du Nord, Afrique occidentale et Afrique centrale : les deux Délégations primitives, celle du Sahara-Soudan, fondée en 1868, et celle de l'Afrique équatoriale, fondée en 1878, toutes deux confiées au Cardinal Lavigerie, forment aujourd'hui (les cartes sont mises à jour jusqu'à l'année 1930-1931) une vingtaine de territoires ecclésiastiques, sans compter les postes ou œuvres de Missions situés dans les diocèses de l'Afrique du Nord.

Le travail réalisé par la Maison-Mère des Pères Blancs à Maison-Carrée (Algérie) est une très heureuse contribution à la géographie comme à l'histoire des missions : la formule adoptée permet de mettre à jour les cartes à mesure des modifications. Nous ignoons si d'autres Congrégations, en dehors de la Société de Marie, ont déjà effectué un travail analogue, mais il y a là un exemple digne de remarque.

PAUL CATRICE.

(1) Paris, 128, rue du Bac.

Le Gérant : E. Aubin. Imp. E. Aubin et Fils. — Ligugé (Vienne).